

G. DE SAINT-VICTOR



ESPAGNE

SOUVENIRS

ET

IMPRESSIONS

DE

VOYAGE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1889

Tous droits réservés.

G. de SAINT-VICTOR

ESPAGNE

SOUVENIRS

ET

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

PRIX

3 FR. 50



PARIS

E. DENTU

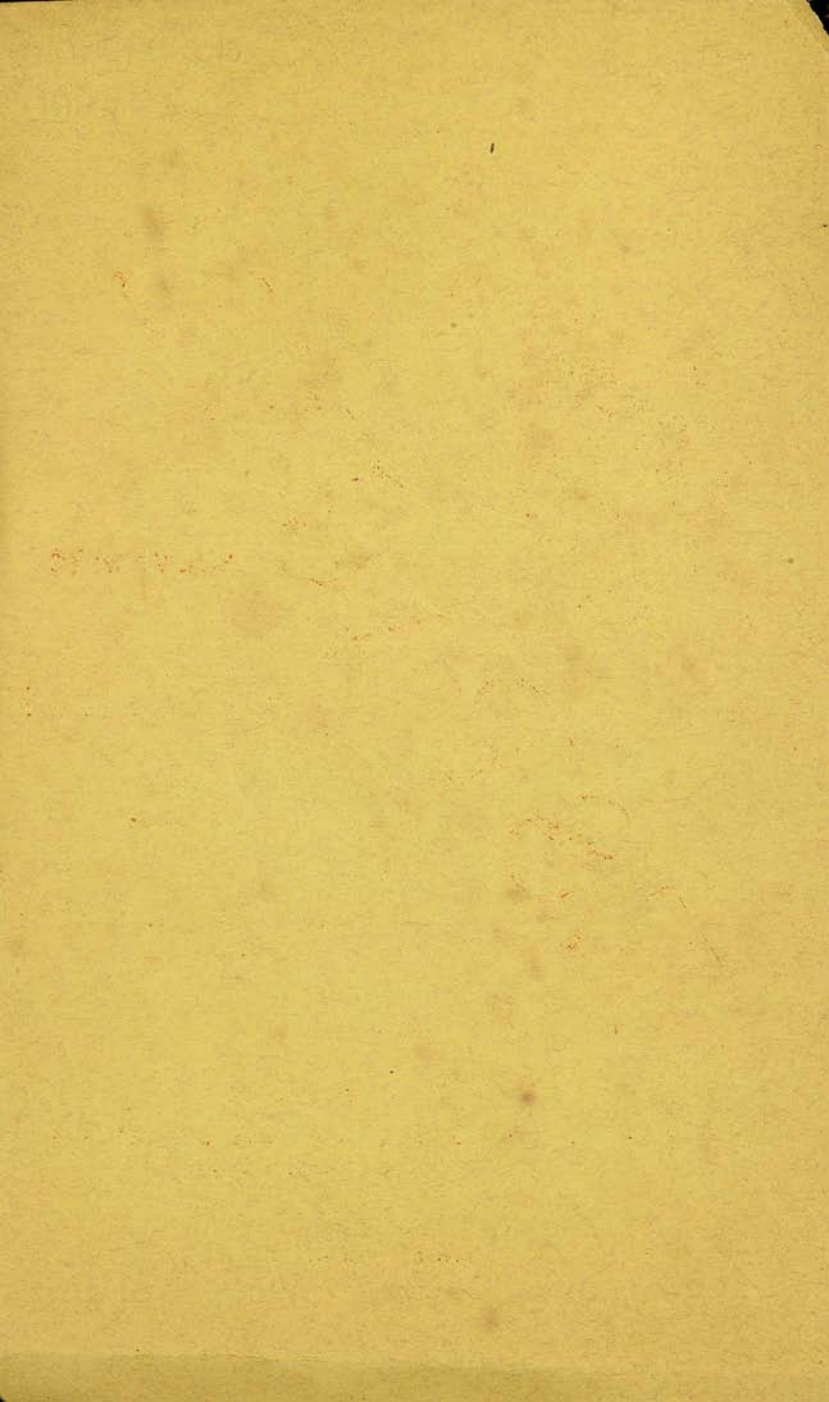
EDITEUR

1889

— 2 —

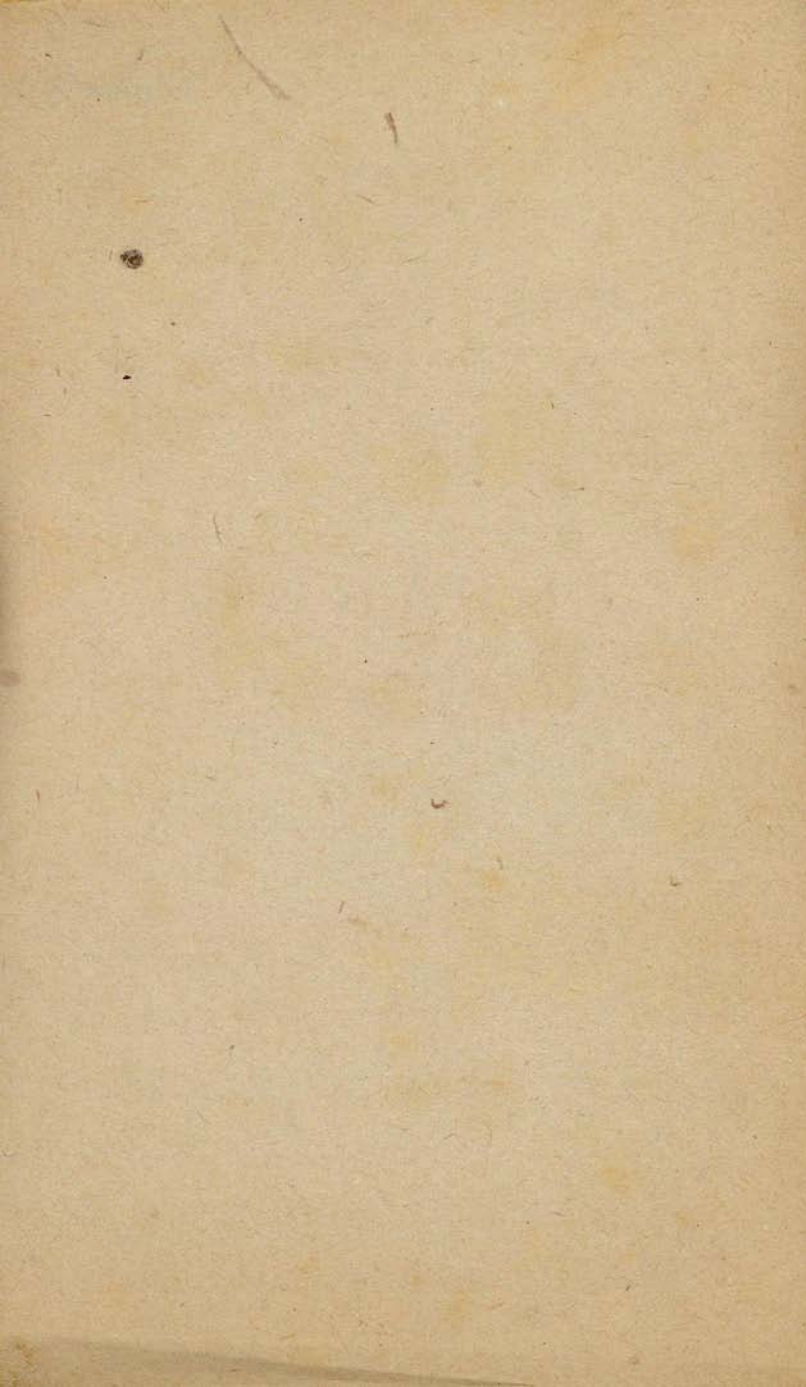
CHASSES ET VOYAGES

- C. DAMEZEUIL**
Les Chasseurs excentriques. 1 vol. gr. in-18 Jésus 3 »
- OLYMPE AUDOUARD**
Orient et ses peuplades. 1 vol. gr. in-18 Jésus 5 »
L'Égypte et ses mystères dévoilés. 1 vol. gr. in-18 Jésus 5 »
A travers l'Amérique. 2 vol. gr. in-18 Jésus 7 »
Voyage au pays des Boyards. 1 vol. 4 »
- AUGUSTE BARBIER**
Histoires de voyages. 1 volume illustré 3 50
- HENRI BACQUÉS**
Souvenirs du Béarn. 1 vol. 2 »
- LE D^r BONNAFOND**
Douze ans en Algérie. 1 vol. 3 50
- F. CHASSAING**
Mes chasses aux Lions. 3 vol. gr. in-18 Jésus 3 »
- M. DE FOSSEY**
Le Mexique, ancien et moderne. 1 vol. in-8 5 »
- L. DEVILLE**
Une aventure sur la mer Rouge. 1 vol. illustré 3 50
Une semaine sainte à Jérusalem. 1 vol. gr. in-18 Jésus 2 »
Une excursion dans les Cornouailles. 1 vol. gr. in-18 Jésus 2 »
- V^{ie} DE LA NEUVILLE**
La Chasse au chien d'arrêt. Illustrée par F. Grenier. 1 vol. 3 50
- DEYEUX**
Le vieux Chasseur, préface par Jules Janin. 1 vol. 3 50
- DICK DE LONLAY**
En Tunisie. 1 vol. illustré 3 50
En Bulgarie. 1 vol. illustré 3 50
- CHARLES DIGUET**
Tablettes d'un Chasseur. 1 vol. gr. in-18 Jésus 3 »
- MAURICE DUBARD**
La vie en Chine et au Japon. 1 vol. illustré 4 »
- LÉONCE DUPONT**
De Paris aux Montagnes. 1 volume 3 »
- DUK DE CHARTRES**
Souvenirs de voyages. 1 vol. 3 »
- DURAND-BRAGER**
Deux mois de campagne en Italie. 1 vol. gr. in-18 Jésus 3 »
- O. FERÉ**
Les régions inconnues. Aventures de chasse et de pêche. 1 vol. 3 »
- J.-P. FERRIER**
Voyages et Aventures en Perse, dans l'Afghanistan, le Belouchistan et le Turkestan. *Nour, édition.* 2 v. gr. in-18 Jésus, avec carte. 7 »
- GABRYEL**
Danube, Nil et Jourdain. 3 vol. gr. in-18 Jésus 6 »
- GRENIER**
La Grèce telle qu'elle est. 1 vol. gr. in-18 Jésus 3 »
- J. GÉRARD**
Le Mangeur d'Hommes. Récits de chasse dans l'Inde. 1 v. illustré. 3 50
- EMMANUEL GONZALÈS**
Les Danseuses du Caucase. 1 vol. illustré 3 50
- LOUIS JACOLLIOT**
Voyage au pays des Bayadères. 1 vol. gr. in-18 illustré 4 »
Voyage au pays des Perles. 1 vol. gr. in-18 illustré 4 »
Voyage au pays des Éléphants. 2 vol. gr. in-18 Jésus, illustré. 8 »
Voyage aux Ruines de Golconde et à la cité des Morts. 1 v. ill. 4 »
Voyage au pays des Brahmes. 1 vol. illustré 4 »
Voyage au pays des Fakirs Charmeurs. 1 vol. illustré. 4 »
- LESTRELIN**
Les Paysans russes. 1 vol. 3 »
- LE PRINCE LUBOWIRSKI**
La Côte Barbaresque et le Sahara. 1 vol. illustré. 4 »
- G. DE MOLINARI**
Lettres sur la Russie. 1 vol. 3 50
L'Irlande, le Canada, Jersey. 1 vol. 3 50
- JULES PATOUILLET**
Trois ans en Nouvelle-Calédonie. 1 vol. avec carte et fig. 3 »
- COMTE RAOUL DU BISSON**
Les Femmes, les Eunuques et les Guerriers du Soudan. 1 vol. gr. in-18 Jésus 3 50
- B. H. RÉVOIL**
Bourres de fusil. Souvenirs de chasse. 1 vol. gr. in-18 Jésus 3 »
- GEORGES RÉVOIL**
Voyage au Cap des Aromates. 1 vol. illustré 4 »
- A. TOUSSENEL**
Le Monde des Oiseaux. Ornithologie passionnelle. 3 vol. in-8. 21
- UBICINI**
Les Serbes de Turquie. 1 v. 8 50



12074/B

ESPAGNE



A-2348

R
133776

ESPAGNE

DU MÊME AUTEUR

RIEN DE NOUVEAU. 1 vol. in-18; Dentu. *Épuisé.*

REVUES ALGÉRIENNES (de 1858 à 1860). —

NIL. 1 vol. in-18 Dentu. —

DANUBE. — — — —

JOURDAIN. — — — —

G. DE SAINT-VICTOR

ESPAGNE

SOUVENIRS

ET

IMPRESSIONS DE VOYAGE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1889



PRÉFACE

Je vous ai promis le récit détaillé de mon voyage en Espagne. Je tiens parole mais vous serez indulgent pour les pages que je vous enverrai au courant et au hasard de la plume. Elles vous suivront je l'espère, lorsque, à votre tour, vous viendrez visiter ce pays trop peu connu des touristes et où manque absolument le confortable et ces facilités auxquelles nous sommes habitués un peu partout. Je sais bien qu'on ne voyage plus comme nous le faisons jadis, au beau temps de notre jeunesse, alors que nous allions surtout pour voir et pour apprendre. Une cuisine passable et des hôtels médiocres étaient aussi rares

que les voitures les plus mal suspendues ; quant aux chemins de fer, ils n'étaient pas connus. Ce sont eux qui ont désappris l'art de voyager, en nous faisant parcourir, sans peine et sans trop de fatigues, les plus grandes distances. L'habitude est prise aujourd'hui ; les moins difficiles d'entre les touristes sont encore très exigeants. Je voudrais simplifier leur tâche et leur être au moins utile en leur mâchant le voyage, si je puis m'exprimer ainsi.

Si j'écris : *Préface*, en tête de ces quelques lignes, c'est pour me conformer à l'usage antique, car j'ai cherché à tout insérer dans les chapitres qui vont suivre et à ne rien laisser à dire à l'auteur de la Préface. Les années ne m'ont pas enlevé le goût des voyages, vous le savez, et il fallait bien finir par visiter cette admirable Espagne qui renferme tant de merveilles dans tous les genres et sous les climats les plus variés. Monuments incomparables comme à Cordoue, à Grenade, à

Séville. Musées sans rivaux comme à Madrid, Séville encore et Valladolid. Cathédrales fantastiques de grandeur et de richesses comme à Léon, Tolède, Burgos et partout. Végétation inouïe comme dans les *Huertas* de Valence et de Murcie, ou dans la *Vega* de Malaga. Il fallait voir l'Espagne ! J'en reviens ravi et... je vous transmets mes impressions.

G. V.

The first of these is the fact that the
 population of the United States has
 increased rapidly since 1850. This
 increase has been due to a number of
 causes, the most important of which
 are the following:

1. The immigration of large numbers
 of foreign-born people, especially
 from Europe and Asia.

2. The increase in the birth rate,
 which has been due to a number of
 causes, including the fact that
 women are now living longer and
 are therefore able to bear more
 children.

3. The decrease in the death rate,
 which has been due to a number of
 causes, including the fact that
 medical science has made great
 progress in the treatment of
 disease.

4. The fact that the United States
 has a large area of fertile land
 which is available for settlement.

5. The fact that the United States
 has a large population of people
 who are willing to work hard and
 to save money.

6. The fact that the United States
 has a large population of people
 who are willing to risk their lives
 in order to make money.

7. The fact that the United States
 has a large population of people
 who are willing to work long hours
 for low wages.

8. The fact that the United States
 has a large population of people
 who are willing to work in dangerous
 occupations.

9. The fact that the United States
 has a large population of people
 who are willing to work in the
 most unattractive and unwholesome
 occupations.

10. The fact that the United States
 has a large population of people
 who are willing to work in the
 most unattractive and unwholesome
 occupations.

CHAPITRE PREMIER

Cerbère. — La voie des chemins de fer espagnols. — Les douaniers en gants blancs. — Les Hôtels. — La Principauté de Catalogne. — De Cerbère à Barcelone. — Figueras. — Gérone. — Barcelone. — De Barcelone à Tarragone. — Le Llobregat. — Martorell. — La marche des trains, en Espagne. — Les hôtels ou auberges. — La tour des Scipions. — Tarragone. — Tortosa. — Le général Cabrera. — Le royaume de Valence. — Le Grao. — Valence. — La *Huerta* et ses irrigations. — Le lac d'Albuféra. — Alcira. — Carcagente. — Jativa. — La Encina. — Route d'Alicante. — Alicante. — d'Alicante à Murcie. — Elche. — Orihuela. — La *Huerta* de Murcie et ses irrigations.

Je ne dirai rien de la route de Paris à Barcelone. Une voiture de première classe conduit sans changement, de Paris à Cerbère, c'est-à-dire à Port-Bou où tout le monde est transbordé dans les trains espagnols dont la voie, comme en Russie, n'est pas la même que la nôtre.

Elle est plus large. Quand la voie est plus large,

l'assise est meilleure et l'on pourrait aller plus vite : chose absurde et déplorable, on marche néanmoins plus lentement ici que partout ailleurs. En outre, les produits de l'Espagne à l'exportation, comme les marchandises qui y entrent, sont grevés par ce fait, de frais supplémentaires de maintenance.

En venant de France par le chemin de fer qui passe à Narbonne, à Perpignan et à Port-Vendres, on franchit la frontière sous le tunnel des *Balistles*, entre Cerbère, dernière station française, et Port-Bou, première station espagnole. S'il fallait juger de la France et de l'Espagne par Cerbère et Port-Bou, on se ferait une idée bien triste de l'un et de l'autre pays ; et ce n'est pas le cas de dire ici, que la façade est en rapport avec le monument. Comme à Notre-Dame des Fleurs à Florence et à l'Annunziata de Gênes, les richesses et la beauté se trouvent au dedans.

A Port-Bou, la douane est accommodante et le buffet est bon. Les douaniers espagnols fouillent les bagages sans trop déranger les effets, sans les salir surtout, car les règlements exigent que les préposés, chargés de la visite, soient gantés. Le gant de fil ou de coton blanc est obligatoire et le voya-

geur est en droit de s'opposer à ce que la main nue d'un douanier touche à ses effets. C'est une mesure générale en Espagne que l'on peut attribuer aussi bien à un excès de délicatesse, qu'à la nécessité de garantir le linge et les effets des voyageurs contre la contagion des maladies cutanées assez fréquentes au delà des monts.

Entre Port-Bou et Barcelone on passe à Figuéras, l'ancienne *Ficaris*, située à l'extrémité d'une plaine marécageuse et dominée par des hauteurs que couronne l'immense citadelle de San-Fernando, prise, en 1794, par le général français Pérignon, rendu à la paix, enlevée en 1803 par le général Duchesne, et reprise en 1811 : bientôt après, le général Baraguay d'Hilliers battit les Espagnols sous ses murs et Figières subit cinq mois de siège avant de capituler entre les mains de Mac Donald.

Girone, *Gerona*, chef-lieu de la province du même nom, est l'une des quatre provinces que forme la Principauté de Catalogne : Le *Gerunda* des anciens, est le siège d'un évêché. — Le cent quatre-vingt-quatrième évêque de Girone, Don Juan Miguel Taverneo y Rubi, lors de la rébellion des Catalans contre Philippe V, duc d'Anjou, en faveur

de l'archiduc d'Autriche qu'ils avaient proclamé sous le nom de Charles V, aima mieux se priver de ses revenus que de manquer à son serment de fidélité à Philippe V et se retira en France. La Catalogne avait été prise, en 1285, par Philippe III le Hardi, qui commandait la campagne en personne ; c'est alors, au dire des historiens espagnols, que se produisit le miracle des mouches sortant du tombeau de saint Narcisse, onzième évêque et patron de la ville de Girone, qui firent beaucoup de mal à l'armée française. Prise en 1694 par le maréchal de Noailles, rendue aux Espagnols en 1697 par la paix de Ryswick, reprise en 1711 par le duc de Noailles pour Philippe V, telle fut la destinée de Girone. L'histoire religieuse a conservé le souvenir du Concile présidé, l'an 517, par Jean de Tarragone où fut établie l'obligation des doubles litanies ou Rogations. La ville est située sur le Ter et sur la rivière Oña qui la divise en deux quartiers. Son climat est froid et humide.

A trente kilomètres au-dessous de Girone, la voie bifurque à la station de *El Empalme*, l'Embranchement, pour rejoindre Barcelone, l'une par le littoral, l'autre par l'intérieur. La route du littoral est en grande partie établie sur la plage même,

entre les maisons et la mer, bordée de cactus et d'aloès : celle de l'intérieur passe à Granollers où s'amorce la ligne de Ripoll à San Juan de las Abadesas, riche bassin houiller.

On arrive, par l'une ou l'autre de ces voies, en gare de Barcelone, où des omnibus vous attendent pour vous conduire aux différents hôtels.

A Barcelone, comme dans toute l'Espagne, la coutume des hôteliers est de vous prendre en pension.

En arrivant, vous faites votre prix qui comprend la chambre, le service, les bougies, parfois le chocolat du matin, le thé ou le café au lait, le déjeuner et le dîner. Vous pouvez manger ailleurs si vous le voulez, mais vous payez le prix entier de votre pension. Tout dépend, cependant, des arrangements que vous prenez.

Un mot, d'abord, sur la Catalogne :

La Principauté de Catalogne est située au Nord-Est de l'Espagne et confine, du Nord, aux départements français des Pyrénées-Orientales, de l'Ariège et même de la Haute-Garonne, ainsi qu'au territoire libre d'Andorre ; de l'Ouest, au royaume d'Aragon ; du Sud, au royaume d'Aragon et au royaume de Valence ; de l'Est, à la mer Méditerranée, sur une étendue d'environ cinquante lieues

de côtes. Elle se divise aujourd'hui en quatre provinces d'Espagne : la province de Barcelone, chef-lieu Barcelone ; la province de Tarragone, chef-lieu Tarragone ; la province de Girone, chef-lieu Girone ; et la province de Lérida, chef-lieu Lérida.

Lérida l'Imprenable a vu Condé obligé d'en lever le siège, comme Henri de Lorraine avant lui. Mais le mot impossible n'est pas français ! Un Français devait tôt ou tard entrer en vainqueur dans Lérida. Philippe d'Orléans s'en empara, pour Philippe V, le 11 novembre 1707. N'oublions pas le Concile de Lérida qui a été tenu en 514, sous le règne de Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie et tuteur d'Amalaric, roi des Wisigoths d'Espagne.

Barcelone, Βαρκελώνη, *Barcimus*, *Barcino*, *Barcinona*, *Barcelona*, construite par Amilcar Barca, trois cents ans avant l'ère chrétienne, devint la *Colonia Faventia Julia Augusta Barcino* des Romains ; elle fut soumise aux Wisigoths, au v^e siècle de notre ère ; au viii^e siècle, aux Sarrassins, et, en 801, à Charlemagne, qui en donna le gouvernement à Bera avec le titre de comte de Barcelone. Wilfrid le Velu en fut le premier comte indépendant

sous le règne de Charles le Gros et mourut en 912 : il eut pour successeurs Miron, Siniofred, Sunier Borrel qui chassa les Sarrassins en 983, Raymond, Raymond-Béranger qui établit les franchises de la Catalogne en 1068, Raymond-Béranger II, assassiné par son frère en 1082, Raymond-Béranger III, et Raymond-Béranger IV qui est regardé comme le fondateur de la seconde race des rois d'Aragon. En 1395, Barcelone se sépara de l'Aragon, se gouverna quelque temps en république et appela les princes de la maison d'Anjou par une ambassade envoyée auprès de René, roi de Naples. En 1470, le comté de Barcelone se soumit de nouveau à l'Aragon. Le roi de France Louis XI en hérita, en 1481, par testament du comte de Maine Charles, fils du roi de Naples René. Par le traité de Crépy, en 1544, le roi François I^{er} renonça à ses droits en faveur de Charles-Quint.

En 1640, les Catalans secouent le joug de l'Espagne et appellent les Français qui restent maîtres de Barcelone jusqu'en 1652, époque à laquelle Barcelone fut reprise par les Espagnols. Vendôme s'en empare en 1677 ; et le traité de Ryswick la rend à l'Espagne, en 1697.

Barcelone avait prêté serment à Philippe V, duc

d'Anjou, petit-fils de Louis XIV ; mais, en 1705, elle se donna à l'archiduc, proclamé roi d'Espagne sous le nom de Charles V. Elle fut assiégée par Philippe V qui s'empara de la citadelle, mais qui fut repoussé le 12 mai 1701 par les flottes étrangères.

Le traité d'Utrecht, 1713, rendit la Catalogne à Philippe V ; mais Barcelone résista. Elle souffrit un blocus d'un an, et un bombardement terrible. Le maréchal de Berwick l'enleva d'assaut, le 11 septembre 1714. La Catalogne perdit alors ses privilèges.

Trois Conciles ont été tenus à Barcelone : en 540, en 603 sous Récarède contre les Simoniaques, et en 1064.

Les Catalans, qui sont fiers de Barcelone, leur capitale, disent d'elle dans leur idiome :

Barcelona
Villa bona
Si la bolsa sona
Sona o non sona
Barcelona
Siempre bona.

Barcelone
Ville bonne
Si la bourse sonne
Qu'elle sonne ou non sonne
Barcelone
Toujours bonne.

En Catalogne la langue officielle est l'espagnol ; mais, dans toutes les classes de la société, on parle presque toujours le catalan, qui n'a rien de gracieux, surtout dans l'intonation.

Barcelone est une belle ville, de 300.000 âmes,

qui est en train de doubler parce que la nouvelle ville, magnifiquement tracée, aura trois fois l'étendue de l'ancienne et qu'elle absorbera Gracia, Pueblo-Nuevo et les différents villages qui lui servent aujourd'hui de faubourgs.

Barcelone est la ville la plus commerçante et la plus industrielle d'Espagne ; son port est fort beau et sa Bourse, *Casa Lonja*, est superbe. Cette dernière est construite avec beaucoup de luxe et ornée de statues, de marbres, de peintures et de fontaines. Le salon des *Contrataciones*, des marchés, est de style gothique et très remarquable ; on y donnait jadis des bals masqués.

Si Barcelone est une ville de commerce elle est habitée aussi par la plus haute aristocratie de la Catalogne. On y voit de fort beaux palais, d'un luxe sérieux et du meilleur goût. Mon ami le marquis de S... et toute sa famille nous ont appris ce qu'était l'hospitalité catalane. Je n'en puis dire davantage sans sortir du sujet que je vous ai promis de traiter et dans lequel je veux uniquement me renfermer.

Cette grande ville qui fut la cour des premiers rois goths, est administrée par un *Alcalde constitucional* nommé par la Couronne, onze adjoints,

Tenientes de Alcalde et vingt-huit *Regidores*, élus par la population. La corporation municipale a droit au titre d'Excellence et chacun de ses membres en particulier, à celui de Seigneurie.

L'Hôtel de Ville, *Casa Consistorial*, d'ordre gothique, occupe l'un des côtés de la place de la *Constitucion* faisant face au Palais de la Députation, d'ordre corinthien.

LES GUIDES vous énuméreront tous les nombreux établissements de bienfaisance qui abondent ici. Quant à l'instruction, elle est fort répandue, parce qu'elle n'est pas obligatoire sans doute : je me bornerai à citer l'Université, magnifique établissement tout neuf, admirablement construit, avec des salles superbes, décorées de peintures fort bonnes. Il aurait peut-être gagné à voir son entrée un peu surélevée car elle est de plain-pied avec la rue.

Je ne vous parle pas des *Colónnes romaines* de la *Calle del Paradiso* qui sont le plus ancien monument de Barcelone, perdu aujourd'hui au milieu de constructions modernes, d'escaliers et de chambres humides. Le théâtre du *Liceo* passe pour le plus vaste du monde : je ne vous en donne pas les dimension exactes mais j'affirme qu'il est plus

grand que San-Carlo à Naples et que s'il a deux ou trois mètres de moins long que la Scala de Milan, il est assurément plus large. Ajoutez à cela une fort belle décoration, et un éclairage qui ne laisse rien à désirer. Il y a plusieurs autres théâtres, mais on ne parle que de celui-ci. Un cercle existe dans le théâtre même, avec une entrée particulière pour les membres, comme à Palerme : c'est tout ce qu'il y a de plus confortable, si, en pareille matière on peut se servir de cette expression empruntée aux Anglais.

Le bijou de Barcelone, qui mériterait seul une visite dans cette belle ville, c'est la Cathédrale qui date des premiers siècles de l'Eglise. Elevée sur les ruines d'un temple païen, elle est de style gothique mélangé de roman, et flanquée de deux tours élancées qui encadrent sa façade sur la place à laquelle elle donne son nom. Un riche banquier vient d'offrir au Chapitre de construire à ses frais toute la façade qui manquait. L'intérieur est grandiose ; la nef principale est soutenue par des piliers d'une hardiesse surprenante ; les verrières sont de toute beauté. Le maître-autel est entourée d'un *Coro* orné de boiseries délicieusement fouillées : au-dessous une chapelle souterraine renfermant le tombeau

de sainte Eulalie, patronne de la ville et, à côté, une autre chapelle où l'on voit un christ toujours éclairé par un grand nombre de cierges. Ce christ est en bois peint et un peu penché sur un côté : on prétend qu'il se trouvait sur un navire espagnol, à la bataille de Lépante et qu'il s'inclina ainsi pour éviter un boulet de canon qui l'aurait frappé au cœur. A la voûte de cette dernière chapelle est suspendu le modèle de la galère sur la quelle Don Juan d'Autriche combattit les Turcs.

Le cloître est superbe : on ne se lasse pas d'admirer ses colonnes et les fines sculptures dont elles sont couvertes.

Santa Maria del Mar, *San Pedro de las Puellas* et *San Pablo del Campo* s'imposent aussi à l'attention, chacune d'elles présentant un caractère distinct et toutes trois renfermant des œuvres artistiques et des richesses vraiment dignes de remarque.

La vieille basilique de *San Justo y San Pastor*, la plus ancienne église de Barcelone, date de la première moitié du seizième siècle : elle fut reconstruite à cette époque lointaine, sur les ruines de celle dont l'apôtre saint Jacques le Majeur avait, dit-on, posé les fondements.

Il faut visiter encore une église, la *Concepcion*,

récemment transportée de l'ancienne ville dans la cité nouvelle ; toutes les pierres en avaient été numérotées.

L'église gothique et le couvent de la *Visitacion* sont également dignes d'attention.

A la *Sainte Famille*, on construit une immense basilique dont une partie de la crypte seulement est faite : c'est une œuvre vraiment apostolique, car on a commencé sans un sou et cela coûtera des millions.

Restent enfin les cimetières, et surtout, de l'autre côté de Monjuich, dont le fort peut contenir une garnison de neuf à dix mille hommes, la nouvelle Nécropole, sur la montagne, étagée dans des rocailles : c'est une disposition que l'on ne rencontre pas ailleurs. Ce sont les Capucins de Palerme en plein air.

En voilà assez, j'espère, pour vous donner l'envie de venir à Barcelone.

Avant de quitter cette ville, il faut donner aux voyageurs une indication utile. En Espagne, dans les gares de départ, têtes de lignes, on n'a pas le droit de marquer sa place en y déposant un objet quelconque : il faut l'occuper soi-même, ou la faire occuper par quelqu'un jusqu'au moment du

départ : autrement tout autre voyageur a droit de la prendre. Ceci a pour but d'empêcher de marquer trop de places dans un compartiment, comme cela se fait un peu partout. En revanche, une fois le train en marche, la place est bien et dûment gardée par un objet quelconque, elle devient la propriété du voyageur et elle est respectée par les nouveaux arrivants comme par les personnes qui se trouvent dans le même compartiment. Je dois ajouter encore que nul n'est admis, par faveur, à aller sur les quais de la gare pour accompagner ou attendre un voyageur. Mais tout le monde peut le faire, sans distinction, en prenant au guichet un Billet de quai, *Billete de anden*, dont le coût est de vingt-cinq centimes, et dont le produit est versé, moitié dans la caisse de secours des employés de la compagnie et moitié aux œuvres de bienfaisance. Ce billet doit être rendu à la sortie, après le départ ou l'arrivée du train pour lequel il a été pris. Par ce moyen bien simple, on donne à tous les mêmes droits. Ce système devrait être appliqué en France, le pays où l'on parle le plus d'égalité et où l'on aime surtout à se distinguer des autres au moyen d'entrées de faveur, et de facilités qui ne sont pas à la portée de tous.

Nous partons pour Tarragone en contournant, à peu près dans son entier, la ville de Barcelone : nous laissons le fort de Monjuich à notre gauche et nous traversons lentement la magnifique plaine qu'arrose le Llobregat, ce torrent qui coule au pied du massif du Montserrat et qui fait marcher, à lui seul, un bon tiers des fabriques de la Catalogne, notamment entre Berga et Sellent, en amont du confluent du Cardoner, et entre Martorell et la mer. Des ruines de châteaux forts couronnent les sommets de montagnes arides et on arrive à Martorell. Un pont monumental conduit à cette petite ville de cinq mille habitants d'où l'on peut aller au Montserrat en visitant les grottes de Collbato : ce *Pont du Diable* est formé d'une grande arche ogivale et, comme le célèbre Pont de Céret dans le département des Pyrénées-Orientales, il est très étroit et de pentes fort raides : un arc de triomphe la coupe par le milieu et une porte crénelée en défend les abords : sa construction est attribuée à Annibalet l'arc de triomphe aurait, dit-on, été élevé par lui, à la mémoire d'Amilcar.

Sur cette vieille terre d'Espagne, il faut voyager l'histoire romaine à la main, y rêver des Scipions, puis y vivre avec les Maures qui ont laissé

ici leurs plus splendides chefs-d'œuvre, leur magnifique système d'irrigation, et la trace ineffaçable, dans le sang et dans les mœurs, d'une occupation de près de huit siècles. De même, les Rois Catholiques, ces héros des deux mondes, ont profondément gravé, à leur tour, les grandes étapes de leur glorieux passage, dans les annales de l'histoire et sur les monuments.

J'ai dit tout à l'heure que nous marchions lentement. C'est à peine exact car, vingt à vingt-cinq kilomètres à l'heure, est-ce marcher ? Je sais bien que les *Correos*, les express, vont jusqu'à 30 ! Vous voyez d'ici où cela vous conduit ; douze heures de Lyon à Marseille en express, 362 kil. ; et plus de vingt heures de Lyon à Paris en train de voyageurs, 542 kil. Ajoutez à cela qu'il est difficile de ne pas voyager la nuit. Ah ! il y a beaucoup à faire encore pour attirer les touristes en Espagne, mais il faut reconnaître qu'on ne tient pas beaucoup à les voir arriver.

Partout, cependant, on trouve aujourd'hui des hôtels au moins passables et les grandes villes en comptent quelques-uns de bons. Le temps est passé où *la Fonda* prétendait au rang d'hôtellerie régulière parce qu'on y trouvait le gîte et la

nourriture. Quant à la *Posada*, elle vous abritait, mais il fallait tout y apporter, comme dans les caravansérails de l'Orient. *El Meson* était la posada des *arrieros*, muletiers, et elle était plus sale que les autres. Et quant à *la Venta*, c'était l'auberge des vieux romans espagnols, grande maison composée d'une écurie, d'une cuisine et de quelques chambres : comme elle était presque toujours isolée et sur des chemins détournés, on pouvait sans grands efforts d'imagination, au temps jadis, confondre ce dernier abri avec un coupe-gorge. Les chemins de fer ont mis ordre à tout cela et aujourd'hui, il n'y a pas plus de brigands en Espagne qu'en Sicile, ces messieurs s'étant tous retirés dans les grandes villes et quelques-uns d'entre eux occupant même des emplois lucratifs dans certains gouvernements révolutionnaires de notre connaissance.

Mais voici une tour en ruines : *la Torre de los Scipiones*. La tradition prétend que ce monument renferme les restes des Scipions !

Aussi bien nous arrivons à Tarragone, autrefois l'une des capitales de la domination romaine en Espagne, aujourd'hui chef-lieu de l'une des quatre provinces de l'ancienne Principauté de Catalo-

gne et le siège d'un archevêché. Les murs, que l'on démolit trop, font encore presque le tour de la ville et trois vieilles portes datent de cette époque reculée. La place de la *Constitucion* occupe l'emplacement du vieux cirque romain; et, du haut de la ville, on voit les restes fort bien conservés d'un magnifique aqueduc datant aussi du temps des Romains.

Il faut s'arrêter à Tarragone pour y admirer sa cathédrale, l'un des plus beaux monuments de l'art gothique en Espagne, dont la construction remonte à la fin du *x^e* et au commencement du *xii^e* siècle. Un immense portail, flanqué de deux piliers massifs, s'ouvre en recul dans la façade : il est entouré de statues en grand nombre et recouvert d'ornements de fer d'un travail exquis. L'intérieur de cette cathédrale est de style roman : quoique un peu écrasé il ne manque pas de majesté, les marbres les plus riches lui donnant un aspect à la fois sévère et imposant : les croisées du transept sont magnifiques; et les vieilles tapisseries, dont les parois et les piliers sont revêtus, n'ont rien d'égal dans les églises d'Espagne que nous avons visitées.

Le *Coro*, que nous retrouverons partout, est le chœur des chanoines : les stalles sont fort bien

sculptées, mais ces *Sillerias* gâtent toutes les églises, qu'elles divisent, par le fait, en trois parties transversales et auxquelles elles enlèvent le coup d'œil imposant des cathédrales de France et d'Allemagne.

Le cloître, qui touche à l'église, est fort beau, en très bon état, vaste, avec une profusion de colonnes admirablement sculptées.

Le lendemain, nous traversons le *Campo de Tarragona* pour aller à Tortosa, ville forte, bien située sur l'Èbre, près de l'embouchure.

C'est là où la mère de Cabrera, Maria Griño, fut fusillée pendant la première guerre carliste, par ordre du brigadier commandant en chef le Bas-Aragon, Don Agustin Nogueras, avec l'approbation du capitaine général de l'Aragon, le général Serrano. Maria Griño fut mise à mort en représailles, disait-on, des exécutions ordonnées par Cabrera à l'époque où la guerre se faisait sans quartier : Cabrera s'attaquait à des hommes en armes, et les Isabellistes se vengeaient sur une femme ! Comparez.

Un peu avant Vinaroz, nous quittons la Catalogne et nous entrons dans le royaume de Valence. La seule ville un peu importante que nous traversons

est Castellon de la Plana, avec sa belle cathédrale et son énorme tour de quarante-six mètres de haut, séparée de l'Eglise sur laquelle elle semble veiller. Puis vient Murviedro, bâti sur les ruines de l'antique Sagonte — relisez toujours votre histoire romaine — et le Grao, port de Valence, où l'on arrive avant de passer le Turia, autrement dit Guadalaviar, torrent rapide à l'époque des pluies et sur lequel on a construit trop de ponts. C'est facile, car le lit de la rivière est presque toujours à sec. Le Grao est comme un faubourg de Valence : un tramway y conduit facilement et agréablement.

Quand on a commencé jeune la vie des voyages, cette habitude devient comme une seconde nature et il faut toujours aller, voir, apprendre, revoir, visiter et courir encore ; on ne peut guérir cette maladie, dangereuse seulement pour la bourse, que par ce que l'on appelle une infusion de kilomètres qu'il faut nécessairement absorber de temps à autre. Mais, à force d'avoir vu et d'avoir retenu, le niveau de l'enthousiasme baisse et l'on n'admire plus de commande ou sur les indications de son guide. En vieillissant, est-ce la vue qui baisse ? je l'ignore ; mais les montagnes semblent moins hautes et les précipices moins profonds. On ne

trouve pas partout, il est vrai, des masses aussi imposantes que les Pyramides d'Égypte; des rochers aussi à pic que ceux de la Styrie, ou du pays des Dolomites; des colosses comme le Mont-Blanc; des fleuves comme le Rhin et le Danube; des vues comme celles de Constantinople, d'Alger ou de Naples. Puis, l'imagination un peu lassée ne rêve plus comme aux temps dorés de la jeunesse!... Tout cela pour dire que Valence n'est pas pour moi la ville que j'avais imaginée! Elle est fort intéressante cependant et mérite que l'on s'y arrête.

Ses rues sont étroites et tortueuses; mais, pendant l'été, on y est abrité des rayons ardents du soleil, et l'été y est long, car à Valence la neige est chose inconnue.

De beaux palais se rencontrent un peu partout et surtout dans la *Calle de los Caballeros*, avec leur énorme portail carré, presque aussi large que haut. L'entrée sert de remise aux voitures, un escalier monte aux étages supérieurs. De nouvelles et magnifiques constructions s'élèvent un peu dans tous les quartiers. Il faut citer le palais du marquis de Las Dos Aguas, avec une façade tout en marbre et une vierge magnifique placée sur la porte

d'entrée principale ; détail singulier : quand le propriétaire est absent, un rideau s'abaisse et cache la statue.

Les places ne sont pas grandes, mais elles sont nombreuses. Il y a beaucoup à voir dans Valence, à commencer par la cathédrale qui date de 1262. Sa grande tour se nomme *El Miguelete*, du nom de la grande cloche baptisée sous le vocable de saint Michel. La tour octogone a quarante-cinq mètres d'élévation et mesure en circonférence l'équivalent de sa hauteur. Il faut gravir ses deux cent quatre marches pour jouir du magnifique panorama de la plaine de Valence. De grandes fenêtres superposées, sont percées dans la coupole : cette disposition est unique dans son genre, je crois. Il faut tout voir dans les chapelles et surtout le trésor, les vieux ornements et les très curieuses affiches.

Saint-Vincent-Ferrier, *San Vicente Ferrer*, est le patron de Valence ; la maison où il est né existe encore ; les comtes de Robres, dont le brillant baron de Sangarren est aujourd'hui l'aîné, s'honorent de compter parmi leurs illustres ancêtres le saint protecteur de la ville du Cid. Toutes les autres églises méritent d'être visitées ; quelques-unes sont du style baroque.

Les portes de la ville sont des monuments importants qui attestent l'ancienne splendeur de la vieille cité. C'est par celle de *Los Serranos* qu'est entré le maréchal Suchet, qui fut fait duc d'Albufera. Sur la rive gauche du Turia s'étend la belle promenade de l'*Alameda* où tout Valencien ayant voiture, coupé ou omnibus, ne manque pas de se montrer, de quatre à six heures, surtout le dimanche. Je dis : omnibus, parce que la moitié au moins des équipages de Valence sont ainsi faits, et à travers les larges vitres du véhicule on voit toutes les familles entassées sur des coussins plus moelleux que ceux des *tartanas* maudites.

Les couvents sont nombreux ; les établissements de bienfaisance répondent à tous les besoins ; on rencontre peu de pauvres.

J'oubliais la jolie promenade de *la Glorieta*, près de l'ancienne douane qui est devenue la fabrique de tabacs.

La végétation est superbe dans la *Huerta* de Valence. Le riz qui en provient est le meilleur du monde. Les fruits sont beaux mais un peu fades. Les melons et autres légumes de Valence, semés dans les environs de Saragosse, s'y améliorent, et deviennent exquis.

Le système d'irrigation est parfait. On a conservé une vieille coutume qui date des Maures. L'eau étant, avec le soleil, ce qu'il y a de plus précieux dans ce pays, il existe une Junte des Eaux composée de propriétaires de la plaine, nommés par les intéressés. Tous les dimanches, cette Junte se réunit sous le porche de la cathédrale : on vient plaider devant elle et faire valoir ses réclamations et elle juge immédiatement, sans appel et sans frais. On ne doit jamais entraver, ni même entourer d'un obstacle quelconque, le cours des canaux et on cite à ce sujet, le fait d'un riche banquier qui voulait se clore et avoir de l'eau chez lui. Il fit réunir les matériaux nécessaires ; puis, un soir, il convoqua tous les maçons de Valence. Dans la nuit son mur fut élevé. Le lendemain matin on vit le canal d'irrigation entouré d'un barrage en amont : on se plaignit à la Junte, mais le banquier rappella les termes de la loi qui voulait que l'on eût fait une observation pendant les travaux et que, si rien n'avait été dit, on ne pût les faire détruire. Or ils étaient terminés et on n'avait pas protesté ; il profita du subterfuge.

Le Musée provincial mérite également une visite. Puis on n'a plus qu'à reprendre le chemin de

fer, ce qui offre certaines difficultés. Les omnibus des hôtels, je parle de ceux qui en ont, ne portent les bagages, ni à l'aller ni au retour. Il faut abandonner ses colis à des commissionnaires qui les déchargent à la gare. On ne dit pas, cependant, que cet étrange système amène trop d'inconvénients.

Il faut calculer beaucoup, pour ne pas voyager toujours la nuit. Il n'y a pas encore, dans ce pays peu fréquenté par les touristes, de trains combinés pour eux.

Nous quittons Valence à deux heures après-midi, en traversant cette plaine magnifique qui produit, comme à Catarroga par exemple et dans les parties irriguées, jusqu'à soixante pour un. La station de Silla qui vient après, touche au lac d'Albuféra qui a une circonférence de près de quarante kilomètres et qui communique avec la mer par un large canal. Quelles chasses, quelles pêches on doit faire là ! Ce lac, ancien duché du maréchal Suchet, produit le revenu d'un capital de plus de dix millions de francs.

On traverse ensuite Alcira, le jardin de la campagne de Valence. Puis vient Carcagente d'où l'on va à Gandia et à Denia, en traversant une forêt

de mûriers et d'orangers. Les palmiers sont partout de la plus belle venue et le système d'irrigation est complet.

Jativa est entourée de la même végétation ; la ville semble endormie au pied d'une colline autour de laquelle serpente une vieille muraille et que couronnent les ruines d'une antique forteresse. Nous sommes ici à quatre-vingt-dix mètres d'altitude et la voie gravit, sur un parcours de quarante-quatre kilomètres, une forte rampe qui atteint six cent quarante et un mètres à la station de la Encina où l'on arrive à la nuit close, après avoir vu sur la route, les ruines, imposantes encore, de vieux châteaux, celui de Montesa en particulier, auprès de la station de Mogente. Le manoir de Montesa donna son nom à l'un des quatre grands ordres militaires d'Espagne.

A la Encina, il y a un buffet assez convenable, mais pas le moindre gîte. Or il faut attendre huit heures, le train express venant de Madrid à Alicante et qui passe à deux heures du matin, ou bien encore le *Correo* qui n'arrive qu'à sept heures. Douze heures sur une chaise, quand on veut voyager le jour, c'est long ! On nous assura qu'il y avait dans le voisinage une *Casa de huespedes* où nous serions très

bien pour une *peseta*, c'est-à-dire pour un franc, et l'on nous y conduisit avec une lanterne. Nous nous arrêtons à la porte d'une petite maison dans laquelle deux ou trois personnes soupaient ; deux autres se chauffaient. Une femme se leva, alluma une lampe et, sans mot dire, nous précéda sur un petit escalier qui donnait accès au seul étage dont se composait la maison ; elle poussa une porte, déposa la lumière et redescendit. La chambre avait dix mètres carrés, deux lits, une table ; pas de fenêtre, mais un volet ; une porte, mais pas de serrure. Et voilà !

Le lendemain matin nous reprenions le train, en bénissant le ciel de l'heureuse inspiration qui nous avait fait coucher à la Encina, car la route qui descend à Alicante est vraiment très pittoresque. Le sol, crevassé de profondes ravines et parfois hérissé d'énormes rochers, est cependant de la plus grande fertilité ; à droite et à gauche, tantôt près, tantôt loin, des villes, des villages penchés sur les sommets des collines qui sont presque des montagnes, ou couchés sur leurs flancs, comme à l'abri d'une forteresse.

Voici Caudete, à une lieue de la station qui porte son nom ; puis Villena, où se trouve l'embranchement, *el empalme*, d'Alcoy, et dont le grand Châ-

teau, dominant le *Cerro de San-Cristobal*, attire l'attention par son importance et sa situation : un autre château, couronnant dans le lointain un véritable cône, semble défier encore, comme il le faisait autrefois, son rival de Villena. Partout des forteresses maures ou les ruines de quelque alcazar. La ville de Sax vient après : on la dirait bâtie sur le cou d'un éléphant, tant le rocher qui la domine rappelle la tête de ce pachyderme ; ensuite c'est Petrel, qui n'a de commun que le nom, avec l'oiseau des tempêtes. Nous passons à Elda, située au pied d'une montagne de roche à vive arête, dans une *huerta* ravissante et dont les fruits, d'une abondance extraordinaire, sont aussi renommés de nos jours que l'étaient du temps des Maures les simples d'où ils tiraient les sucs les plus bienfaisants. Voilà des monts couverts de sparte, cette plante d'un si grand usage en Espagne surtout ; et, dans la plaine, de belles vignes donnant d'excellents produits : nous sommes à Monovar ; vient ensuite Novelda dont les eaux thermales ne manquent pas d'efficacité ; nous courons sous des bois de palmiers et d'orangers, et nous arrivons à Alicante.

Alicante est peuplée de 35.000 habitants : son port est assez fréquenté bien que la rade soit par

trop découverte, et l'exportation du sparte constitue aujourd'hui son principal commerce ; il est venu s'ajouter au chargement des vins et au débarquement des charbons anglais destinés à l'usage des chemins de fer de tout le réseau de l'est et du centre de l'Espagne, ainsi qu'à la consommation de Madrid. La ville s'étend au pied d'une montagne rocheuse qui ressemble quelque peu à celle qui abrite Cette : il n'y a pas, du reste, d'autre comparaison à établir entre l'aspect propre et riant d'Alicante et celui de Cette qui n'est ni l'un ni l'autre. La montagne est couronnée par une citadelle, *Santa Barbara*, où en septembre 1875, après la capitulation de la Seo d'Urgel, que la garnison carliste privée d'eau ne pouvait plus défendre, le gouvernement alphonsiste se donna la ridicule satisfaction et ne recula pas devant l'odieuse mesure d'enfermer et de retenir comme prisonnier de guerre le prince-évêque d'Urgel, Monseigneur Caixal. Une autre forteresse, *San Fernando*, couronne au loin le mont Tosal. Les rues sont bien percées : il y a de jolies promenades, des *alamedas* dont la plus belle sera certainement, quand ses palmiers auront grandi, celle qui longe le port, comme le boulevard de la Croisette, à Cannes. Deux églises, *San Nicolas* et



Santa Clara, méritent surtout d'être vues. La première est de style gréco-romain, avec un portail magnifique et un dôme remarquable : l'autre est de style gothique, admirablement située et dominant le port. C'est à *Santa Clara* qu'on garde, depuis plus de trois siècles, une précieuse relique, le linge avec lequel sainte Véronique essuya la face de Notre-Seigneur. Jaen en Espagne, et Chartres chez nous, possèdent, il est vrai, cette même relique ; le linge assurément était en plusieurs doubles ! Il y a à voir aussi le palais épiscopal et la *Casa Consistorial* avec ses quatre tours et son portail supporté par des colonnes torses : quant à la fabrique de tabacs, c'est l'une des plus importantes de l'Espagne et les cigarettes qu'elles produit sont justement renommées.

L'air d'Alicante est très pur et la température délicieuse, quoique un peu trop élevée en été : le thermomètre ne descend jamais au-dessous de + 5 degrés : la *Fonda de Bossio* est passable ; mais, malgré tous ces avantages, ce n'est pas ici que les malades viendront passer une saison d'hiver.

Grâce à la combinaison d'une nuit passée à la Venta de la Encina, nous pouvions ne rester que la journée à Alicante et aller encore coucher à Murcie ;

mais nous ne nous doutions guère qu'il y avait deux gares différentes, dans l'une desquelles — celle de Madrid — nous avons laissé tous nos bagages en dépôt, alors que nous devions partir par l'autre — celle de Murcie. — Je dis cela pour éviter à ceux qui me suivront, le désagrément de ma surprise.

Nous partons enfin et nous traversons, de jour encore, la station d'Elche. C'est la plus belle et la plus curieuse qui soit en Europe, assurément. Imaginez-vous une de ces splendides forêts des bords du Nil à travers laquelle on aurait fait passer la voie ferrée. C'est Elche ! Elche, l'*Illice* des Romains, renferme 20.000 habitants ; elle est coupée en deux par une grande crevasse au fond de laquelle coule avec fracas le Vinalopo, quand les irrigations qu'il alimente lui ont laissé un peu d'eau : on franchit le ravin sur un pont magnifique. Son aspect est tout à fait mauresque : il ne manque que quelques minarets pour que la ressemblance soit complète avec l'une des villes des États barbaresques. La ville est entourée d'une épaisse forêt de palmiers qui s'étend jusqu'à la mer : l'exploitation de cette forêt constitue la richesse du pays ; c'est du reste ici où se fait, de la manière la plus parfaite que je connaisse, la fécondation artifi-

cielle de ces arbres, que les Maures pratiquaient déjà et que les Espagnols ont appris d'eux. Les palmes blanchies, après être restées quelque temps entourées de liens, sont expédiés dans toute l'Espagne et même en Italie, pour le Dimanche des Rameaux; les dattes vont en Angleterre où ce fruit est très estimé.

Partout, sur la route, on plante des palmiers mêlés à d'immenses champs d'orangers nouveaux et de grenadiers qui remplacent peu à peu les oliviers, moins productifs. Les amateurs de couleur orientale devraient passer un jour au moins à Elche.

Nous sommes à Orihuela; il fait nuit: je n'en dirai rien puisque nous y reviendrons de Murcie, en traversant cette plaine magnifique, la mieux cultivée de toute l'Espagne et qui mérite seule le nom de *Huerta*, c'est-à-dire de jardin, qu'on lui donne avec tant de raison. C'est le Segura qui arrose ces soixante ou quatre-vingt mille hectares: il vient des *Sierras* de Segura, haute chaîne de montagne et n'a pas suffi seul à inonder dernièrement tout ce beau pays. Il a fallu une trombe marine, qui a transporté sur les montagnes des masses considérables d'eau, pour couvrir de deux à quatre mètres cette plaine immense de soixante kilomètres

de longueur sur quinze de largeur au moins. Il n'y a pas de jardin, en France, je le répète, cultivé comme ce pays.

Les irrigations, créées par les Maures, ont été soigneusement conservées jusqu'à nos jours et c'est par carrés de deux ou trois mètres que les canaux viennent arroser le sol ; aussi on y fait jusqu'à quatre récoltes par an et on y a tout ce que l'on peut désirer.

La *Huerta* de Murcie est la chose la plus curieuse que l'on puisse voir au monde.

CHAPITRE II

Murcie. — La messe des Canaris. — Fuen-Santa. — Coutumes pieuses. — Les *Serenos*. — Les mariages. — De Murcie à Carthagène. — La station de Riquelme et le marquis de Corbera. — Carthagène. — De Murcie à Chinchilla. — Alcazar de San Juan. — Argamasilla de Alba, patrie de Don Quichotte. — Cervantès. — Valdepeñas. — La Sierra Morena. — Cordoue. — La Mosquée.

Murcie ! Nous y retrouvons M. C., propriétaire d'une grande et importante filature de soie, qui nous a servi de guide pendant tout notre séjour et grâce auquel nous avons visité tout et bien. On ne peut plus agréable pendant les mois d'hiver, le climat de Murcie est torride en été, aussi les rues un peu larges sont-elles couvertes de toiles comme à Constantine et dans certaines villes d'Orient.

La cathédrale à elle seule, vaudrait le voyage de Murcie. Le couronnement de son portail admirablement ouvragé, est tellement élevé qu'il cache en entier le monument et l'on prête à un roi

d'Espagne ce mot : « Où donc est l'église qui a une si belle porte ? » Elle est là cependant, avec sa *Portada de los Apostoles* et sa *Puerta de las Lagrimas*, ses nefs gothiques et son *Coro* merveilleux. On y voit un magnifique tombeau dans lequel sont déposés le cœur et les entrailles du roi de Castille Alphonse le Sage, et d'autres à la suite, qui contiennent les ossements de saint Fulgence et de sainte Florentine. La *Sacristia Mayor*, la *Capilla de san José*, la *Capilla de los Velez* et la *Capilla del Sagrario*, renferment des richesses de peinture et de sculpture qu'on ne se lasse pas de contempler. On voit encore dans cette église le tombeau de Don Pedro Faxardo avec l'épithaphe suivante :

Cristiano caballero, habil politico. ésimio escritor, nacido en Aljeçarez lo 6 Mayo 1584, muerto en Madrid lo 24 Agosto 1648.

La tour, qui a près de 150 mètres de hauteur et qui est formée de plusieurs tronçons de plus en plus étroits à mesure qu'ils s'élèvent, comme la *Lanterna* de Gènes, ou mieux encore comme les tubes d'une longue vue marine, fut érigée vers le milieu du xvi^e siècle, par les soins du Cardinal Bondateo de Langa. On y monte sans la moindre fatigue, par des marches commodes : la vue que

l'on découvre du sommet ne saurait être trop vantée. Si vous le voulez bien, c'est du haut de ce splendide belvédère que nous visiterons la ville.

Voici d'abord le Palais de l'Evêque de Murcie et de Carthagène, formant un des côtés de la place semi-triangulaire qui s'étend devant l'entrée principale de la cathédrale. C'est un bel édifice dont l'escalier surtout est une véritable œuvre d'art.

Du côté opposé, un théâtre moderne, assez vaste et bien décoré.

Regardez les clochers des nombreuses églises et couvents de la ville, *San Fulgencio*, *San Isidoro*, *San Leandro*, l'Hôpital de *San Juan de Dios*; l'église *del Carmen* au bout du *Paseo de la Florida Blanca*, la promenade d'été des Murciens qui vont chercher, pendant l'hiver, du soleil au *Malecon*, sur la digue qui, en 1879, a empêché Murcie d'être enlevée par le Segura qui dévasta toutes les campagnes. C'est dans cette église que le jour de la fête de l'Ascension, on dit la messe des Canaris. Tout ce qui possède, à Murcie, un oiseau de cette espèce, l'apporte, dans de jolies cages dorées; et ces maîtres chanteurs, excités par le bruit des orgues, font un sabbat dont rien n'approche. On en lâche quelques-uns dans l'église, puis ils reçoivent

la bénédiction et toutes les cages repartent ensemble. Voici le fait, assez inconnu je crois : si jamais vous passez ici à votre tour, vous tâcherez de connaître l'origine de cette coutume.

Vous voyez ce couvent adossé à la montagne, au sud de la ville : c'est le célèbre sanctuaire de *Fuen Santa*, la Fontaine Sainte.

Malgré l'admirable système d'irrigation qui rend si productive cette plaine sans pareille, il arrive parfois des sécheresses terribles et on a grand besoin de la pluie. Le conseil municipal de Murcie se réunit alors, prend une délibération et envoie chercher la Sainte Vierge de *Fuen Santa* que l'on incarène dans la cathédrale de Murcie jusqu'à ce que vienne la pluie tant désirée. Aux premières gouttes, tous les habitants de la plaine, cent mille âmes au moins, arrivent en ville : on reconduit processionnellement la statue dans son sanctuaire ; puis tout le monde danse devant l'église, comme David devant l'arche.

Puisque nous en sommes aux processions, un mot de celles de la Fête-Dieu, qui sont superbes. On y porte, entre autres objets de piété, des groupes énormes, en bois sculpté, représentant toutes les scènes de la Passion en sujets de grandeur natu-

relle. On peut les voir et les admirer dans une petite chapelle de Murcie, la *Eremita de Jésus*.

Autre pieuse coutume, mais qui n'est pas uniquement particulière à cette contrée. Quand on porte le bon Dieu à un malade, un homme précède en faisant entendre une petite cloche. A ce son, tout le monde s'arrête : on se met à genoux, puis on suit le cortège qui va toujours grandissant. On m'a cité les faits suivants : dans une filature on entend la cloche, tout travail cesse, l'atelier tout entier tombe à genoux, puis se relève et se remet à l'ouvrage. On passait une revue, la musique jouait pendant le défilé, le général commande : *Genou terre* ; la musique joue l'hymne royal ; le saint Sacrement passe et la revue continue. Voici quelque chose de plus fort : au théâtre, le traître reçoit un coup de poignard : il tombe mort !.. La cloche se fait entendre : tout le monde se lève, les acteurs, y compris le mort, se mettent à genoux ; puis le mort remeurt et la représentation continue.

Voici encore une scène religieuse des plus caractérisées, dans la nuit du samedi au dimanche . une corporation de pénitents parcourt la ville en chantant et en réclamant des prières pour les

âmes du purgatoire et tout le monde de répondre à cette pieuse invitation.

A ce propos, vous ne connaissez pas, j'en suis sûr, l'origine ou l'étymologie du nom de *Serenos* que l'on donne en Espagne, à tous les veilleurs de nuit. De dix heures du soir à six heures du matin, ils se promènent et veillent sur le repos des habitants ; ils préviennent les intéressés et le service des pompes, en cas d'incendie ; ils vont chercher le médecin ou la sage-femme ; ils vous réveillent, si vous les en chargez, en venant frapper à votre porte et ils vous accompagnent au besoin, à la gare. Mais surtout, comme en Suisse par exemple, ils crient les heures et disent le temps qu'il fait. Ils commencent par une invocation à la sainte Vierge. *Ave Maria Purissima !* Puis ils disent l'heure qui vient de sonner et, ils ajoutent presque invariablement : *Sereno*, puisqu'il fait toujours beau dans ce bienheureux pays : d'où le nom de *Sereno* qui leur est resté. Je dois ajouter, pour être dans la vérité absolue, que vous avons eu de la pluie ou des nuages pendant deux jours, à Murcie, et qu'au lieu : de *Sereno*, j'ai entendu le mot : *Malo*, après l'indication de l'heure.

Ici, comme dans toute l'Espagne du reste, la coutume veut que les parents ne s'occupent qu'in-

directement du mariage de leurs enfants : c'est à ces derniers qu'est laissé généralement le choix qui doit assurer leur bonheur. Il n'y a pas de salons, pas de réunions privées ; mais il y a la promenade où l'on se voit, le théâtre où l'on se lorgne et où on se visite, et les *miradores*, balcons vitrés, où l'on se parle à travers les grilles. Le jeune homme est dans la rue, la jeune fille à sa fenêtre où il manque toujours un carreau, et on tâche de s'assurer ainsi de ses sentiments réciproques. Quand on se croit suffisamment fixé de part et d'autre, le prétendant peut obtenir l'entrée de la maison ; mais, de même que toutes les conversations de la rue ne tirent à aucune conséquence, la chose devient grave lorsque l'on a été reçu dans la maison, et c'est alors une offense que de ne pas conclure. Il arrive parfois, cependant, que non seulement on n'est pas reçu, mais qu'un refus catégorique est prononcé par les parents. Alors la scène change ; et, avec la complicité obligatoire de la demoiselle, on l'enlève simplement un beau soir, et on la conduit... Où l'a conduit-on ? Allons, vous ne trouveriez pas. On la conduit chez l'alcalde, à l'honneur duquel on confie la Dulcinée. Trois jours après, on fait dire à la famille que la demoiselle va épouser l'hi-

dalgo en question ; et... la famille donne son consentement. Ceci remplace les actes soi-disant respectueux, avec moins de papier timbré et plus de couleur locale.

Mais en voici assez sur Murcie, je crois : descendons de notre observatoire et prenons le chemin de fer qui nous conduira à Carthagène.

Le chemin de fer, en quittant Murcie, décrit à gauche une immense courbe, dont la ville reste le centre. Le nom de la première station rappelle les Maures d'Espagne : Beniajan est situé au milieu d'un immense jardin d'orangers ; et, puisque j'y pense, que je vous cite un proverbe à propos de ces fruits merveilleux : *Le matin, l'orange est d'or ; à midi elle est d'argent ; et le soir elle est de plomb.* Consultez votre estomac, pour vérifier la justesse du proverbe.

A la Casa-Blanca nous sommes à la limite de la *Huerta*, c'est-à-dire que les terres ne sont plus arrosées et que l'aspect du pays change subitement. Plus de culture, c'est un chaos de roches grises : la voie s'élève péniblement jusqu'à San Pedro où une échancrure permet le passage du faite de ces sites désolés ; de l'autre côté, on entre dans une immense campagne qui s'étend jusqu'à la mer.

La station de Riquelme a cela de particulier qu'elle forme un cul-de-sac à deux cents mètres environ de la ligne sur laquelle il faut revenir machine en arrière, pour reprendre la voie de Carthagène. Il n'y a au milieu de ces champs déserts, qu'une maison, qui aurait pu être construite également à l'endroit où la ligne bifurque, mais cette station est placée sur les propriétés du marquis de Corbera, un enfant de Murcie qui fut ministre des travaux publics du gouvernement de la reine Isabelle dans ce long ministère qui dura... six ans, sous la présidence de Don Léopoldo O' Donnell.

Le marquis de Corbera fit refaire, ou pour mieux dire, fit faire toutes les routes de sa province, qui étaient dans un état par trop primitif; et on a voulu éterniser la mémoire de ce bienfait en favorisant ainsi ses intérêts, sans tenir aucun compte de ceux du public. Seulement, je le sais et vous aussi, tandis que tous les autres voyageurs pestent et n'y comprennent rien.

Après la station de Basilicas on aperçoit, sur la gauche un lac immense, sorte d'Albuféra, séparé de la mer par une langue de sable de cinq cents mètres de largeur environ. C'est la *Mar Menor*, de plus de quinze kilomètres de long sur près de huit

de large, qu'entourent des villas, des jardins et des bois d'orangers. Elle fournit un excellent poisson, à chair très blanche, que l'on nomme l'*Emperador*. Au delà des stations de Pacheco et de La Palma, des nopals, des aloès, quelques champs de vignes et la station de Carthagène qui est située à gauche de la ville, au pied des remparts.

Fondée par les Carthaginois, qui avaient trouvé là, le plus beau port naturel de l'Espagne après celui de Vigo, la ville est défendue par un château dont l'enceinte est flanquée de solides bastions. C'est l'un des trois grands arsenaux maritimes de l'Espagne et ses installations sont à la hauteur de tous les progrès modernes dans l'art des constructions navales. Des quais magnifiques, des bassins à flot, des casernes, des hôpitaux, des ateliers divers, une école de mousses, rien ne manque : tout cela est bien aménagé, bien outillé ; est-ce aussi bien administré ?

Voyez le vieil Alcazar d'Alphonse Le Sage ; la Cathédrale où l'on remarque la chapelle des ducs de Veraguas ; l'Église de *Santa Maria de Gracia*, et la *Plaza de la Merced*. Songez que vous n'êtes qu'à huit heures d'Oran par bateau à vapeur et que c'est ici la véritable étape des communications rapides entre la France et l'Algérie. Les mines qui

abondent dans toute la province, sont appelées à un grand avenir industriel. Pour le moment on n'exploite encore que les résidus des fouilles faites par les Carthaginois et les Romains, les scories que l'on trouve surtout dans les décombres, *las escombreras*.

Après avoir visité ensuite l'Arsenal et le Parc d'artillerie, il ne reste plus rien à voir dans cette ville qui ressemble à tous les petits ports de la Méditerranée ; rues tortueuses, pas très propres. Il faut remarquer cependant le carrefour des *Quatre-Saints* : quatre maisons avec quatre statues représentant les saints protecteurs de la ville.

Nous regagnons Murcie, d'où nous prenons le chemin de Madrid. Nous laissons à droite, au milieu de la plaine, la masse imposante du *Monte Agudo* ; nous traversons la *Huerta* splendide, en saluant, à droite, l'ancien couvent des Hyéronimites que l'on a donné aux Jésuites et où ils ont établi un noviciat. La voie s'élève rapidement, en suivant le cours du Segura. On traverse successivement Alcantarilla, Cotillas, Alguazas, Lorqui et on laisse, à cinq kilomètres sur la gauche, Archena, l'établissement de bains le plus important et le plus fréquenté de toute l'Espagne. Imaginez-vous, si vous le pouvez,

Vichy ou Aix avec une centaine de logements non meublés, dans lesquels vous vous installez en apportant vos meubles, votre batterie de cuisine, etc., tout ce que vous pouvez désirer. Ni *hôtels*, ni table d'hôte, ni café, ni lieu de réunion, rien. Aussi la saison n'y dure-t-elle que dix jours. Ce sont des bains de malades : les bien portants en sont bannis.

Nous arrivons à Cieza, toujours dans la vallée du Segura qui entoure cette ville, située à près de trois cents mètres d'altitude, en attendant d'arriver à Hellin qui a également dix mille habitants, à plus de cinq cents mètres de hauteur. Le passage le plus élevé de la ligne est à huit cent soixante mètres ; à Chinchilla, à peine un peu plus bas, on change de train pour prendre celui d'Alicante à Madrid.

Je ne vous parle ni d'Albacete, ni de la Roda où l'on fait flotter les bois de sapins des montagnes de Cuenca. Impossible de voir, près de Campo de Criptana, les vingt-cinq moulins qui couronnent la *Sierra de los Molinos*, et que l'on dit être ceux-là mêmes contre lesquels Don Quichotte s'escrima. Le Toboso est à trente-deux kilomètres au nord d'Alcazar de San Juan où, à une heure du matin, nous devons encore changer de train, quittant celui

d'Alicante à Madrid pour prendre celui de Madrid à Séville. Ici nous ne sommes plus qu'à six cent quarante et quelques mètres d'altitude.

La première station, sur la route de Cordoue, est Argamasilla de Alba. On voit dans le lointain, ce village où Cervantès fit vivre et mourir le célèbre héros de son livre inimitable (1) : Don Quichotte de la Manche. C'est là du reste que Cervantès fut lui-même incarcéré par l'alcalde du lieu, pour s'être querellé avec quelques-uns de ses administrés ; et c'est là qu'il commença à écrire sa merveilleuse satire. Il y a quelques années, le directeur d'un des plus grands établissements typographiques de Madrid, M. Rivadeneyra, y transporta son matériel pour faire imprimer la vie du modèle des chevaliers errants dans le village même où Cervantès l'avait fait naître : l'idée était originale et l'édition d'Arga-

1. Le livre de Cervantès : *Don Quichotte*, a été édité, depuis 1605 jusqu'en 1889 :

En espagnol	542 fois.	En polonais	8 fois
anglais	208 —	roumain	7 —
français	196 —	danois	6 —
italien	96 —	hongrois	6 —
portugais	82 —	grec	4 —
allemand	70 —	tchèque	2 —
suédois	15 —	catalan	2 —
hollandais	10 —	basque	2 —
russie	10 —	latin	1 —
serbe	8 —		

Cervantès est mort à Madrid le 23 avril 1618.

masilla de Alba est certainement la meilleure que l'Espagne possède, du chef-d'œuvre de la littérature espagnole, connu du monde entier.

A Manzanarès, nouveau changement de train pour le Portugal : on aperçoit déjà les premières cimes de la *Sierra Morena* qui s'élèvent au-dessus de Ciudad Real. Puis vient Valdepeñas, à sept cents mètres d'altitude, renommé pour ses vins : on prétend que les vignes ont été apportées de la Bourgogne comme celles de Wösslau, près de Vienne. Nous sommes ici sur les hauts plateaux de la Manche, et le point culminant de la ligne, à Almuradiel, ne dépasse pas sept cent quatre-vingt-dix-huit mètres, pour descendre ensuite rapidement jusqu'au Guadalquivir. Cordoue est à cent quatorze mètres. Nous traversons, de nuit malheureusement, le défilé de Despeñaperros avec ses tunnels et ses ponts en fer ; et Espeluy d'où un embranchement conduit à Jaen. La *Sierra Morena* se dresse à droite ; on dépasse la Venta de Alcoléa où la victoire du maréchal Serrano sur le maréchal marquis de Novaliches, le premier, insurgé contre le gouvernement de Doña Isaëlle, et le second, le défendant, eut pour conséquence, la déchéance de cette souveraine intronisée par la Révolution à l'âge de trois ans et renversée

trente-cinq ans plus tard par la même Révolution.

Nous voici à Cordoue. Mais, avant d'entrer dans la vieille cité arabe, un mot de cette fameuse *Sierra* puisque j'en ai prononcé le nom, et que nous n'aurons pas à la traverser comme on dev ait le faire jadis, pour aller de Cordoue à Séville. Ce mot, je l'emprunte au *Voyage en Espagne* du marquis de Custine, où je l'avais trouvé, il y a de longues années, à l'époque où je songeais déjà à visiter l'Espagne : voyage toujours ajourné parce que j'estimais que la Péninsule était trop près de nous, que j'aurais toujours le temps d'y aller et cent autres mauvaises raisons qui vous font retourner sans cesse là où on est toujours allé, où l'on se considère presque comme chez soi, c'est-à-dire en Suisse, en Allemagne, en Italie surtout où l'on trouve, comme ici, le soleil, un admirable climat et, en plus grand nombre encore, des figures de connaissance et des amis, partout où l'on s'arrête.

Mais laissons parler l'auteur du *Voyage en Espagne*. D'abord, en quittant Cordoue : « Le pays
« que l'on traverse fait partie de ce que l'on appelle
« la Campine. Nulle terre n'a été tant arrosée du
« sang des Maures et des Chrétiens. C'est là qu'ont
« eu lieu les combats les plus acharnés entre les

« deux religions. La nature semble se souvenir
« encore de cette lutte : elle est âpre et sauvage ;
« des plaines desséchées, où la terre blanche res-
« semble à du sel, ne sont coupées que par des
« côtes arides. »

Voilà pour la campagne, entrons maintenant
dans la *Sierra Morena*, avec l'illustre voyageur :
« Par son nom seul elle occupe la pensée de tout
« étranger dès son entrée en Espagne. Cervantès
« et les poètes arabes l'ont rendue célèbre... Les
« Espagnols l'appellent la *Sierra* par excellence...
« Sa position entre la Manche, l'Estramadure, la
« Nouvelle-Castille et l'Andalousie dont elle est
« pour ainsi dire le rempart, les descriptions des
« écrivains, les guerriers célèbres et jusqu'aux
« héros imaginaires des romanciers, tout prête à
« la *Sierra Morena* un intérêt que nul voyageur
« ne peut s'empêcher de partager.. Son nom
« vient de la quantité de plantes et d'arbustes tou-
« jours verts dont les rochers de cette chaîne
« sont revêtus. Elle fut défrichée et colonisée par
« le fameux Don Pablo Elavides, si connu en
« France, depuis ses malheurs, sous le nom de
« comte de Pilos. »

Puisque nous parlons de la *Sierra Morena* avant d'arriver à Cordoue, n'oublions pas les Ermites qui l'habitent. Il y a une fort belle excursion à faire, de cette ville jusqu'au couvent de ce nom qui domine toute la plaine et le cours du Guadalquivir. Comme à la grande Chartreuse, la permission, délivrée par l'évêque pour visiter le couvent, n'est pas valable pour les dames. Indépendamment du grand monastère, on voit une multitude de petits *caseros* blancs où habitent également des solitaires. Ceux-ci ne dorment jamais plus de deux heures de suite et, comme ils passent une grande partie de la nuit à veiller et à prier, ils se reposent aussi pendant le jour. Ils mènent une vie contemplative qui est exactement réglée sur celle des solitaires de la Thébaïde... Ils ont pris pour modèles les anciens ermites; ils font pénitence mais ne prononcent pas de vœux. Ils ne vivent que de fruits et de légumes cuits à l'eau.

Pour jouir d'un beau panorama, il faut monter jusqu'à la pierre en forme de siège, que l'on appelle la *Silla del Obispo*, le fauteuil de l'évêque.

Mais il est plus que temps d'entrer à Cordoue, après un long voyage de dix-neuf heures et deux changements de train pendant la nuit.

Assise sur la rive droite du Guadalquivir et peuplée aujourd'hui de 50.000 habitants tout au plus, cette ville, déchuë de ses grandeurs passées, n'en est pas moins un charmant séjour, aussi bien à cause de la douceur de son climat pendant l'hiver, le printemps et l'automne, qu'en raison de ses délicieux environs. Cordoue fut la patrie de Lucain, des deux Sénèque dont on montre encore la maison, que l'on doit regarder avec les yeux de la foi; d'Averroès, d'Avicenne et de beaucoup de savants arabes. Cicéron parle de plusieurs poètes natifs de *Corduba*, entre autres Sextilius Henna. Plus tard, ce fut à Cordoue que se fonda cette fameuse société de médecins qui firent faire un si grand pas aux sciences, en Europe. Ces savants, que l'on appelait philosophes ou astrologues, ont composé le recueil connu sous le nom de *OEuvres d'Anicone*, parce qu'il lui fut dédié.

Ici j'ouvre une parenthèse puisque je viens de parler d'astrologues. Il faut remarquer le singulier éclat des étoiles dans un ciel sans Lune. Chez nous, elles étincellent comme des diamants : en Espagne elles brillent comme des saphirs; leur éclat est absolument bleu : l'œil devine l'espace entre les étoiles et la voûte céleste.

Sous la domination des Maures, Cordoue était la ville sainte, la Médine des Arabes occidentaux, consacrée à la vénération des musulmans par le grand nom et par les cendres des quatre Abdhérame. Des flots de pèlerins remplissaient sa mosquée, monument unique dans le monde : il en venait de toutes les contrées de l'Afrique situées en deçà de l'Atlas, car ce pèlerinage était aussi méritoire que celui de la Mecque. Cela dura jusqu'en 1236, année de la prise de la ville par les Chrétiens.

Les vieilles murailles, qui datent du temps des grands khalifes, sont encore debout : elles présentent un aspect imposant avec leurs lourdes portes et leurs grosses tours. Quand on arrivait à Cordoue en malle-poste ou en diligence, on passait sur le Vieux Pont, *El Puente Viejo*, défendu du côté de la campagne par le bastion de *La Carrahola*, et du côté de la ville par la porte dorique, la *Puerta del Puente Viejo*; et, aussitôt après avoir franchi cette porte, on se trouvait au milieu d'un groupe de monuments qui se disputaient l'attention, ou pour mieux dire l'admiration du voyageur. C'étaient, d'abord une antique forteresse surchargée d'ornements, *El Triunfo*, portant sur son faite une colonne qui sert de piédestal à la statue de saint

Raphaël, patron de Cordoue; puis, la vieille église de *San Pelago*; le palais épiscopal; les deux Alcazars et leurs jardins, *délices des rois maures*, comme a dit un poète, à moins que cette emphatique expression ne s'applique, ce qui me paraît plus probable, à ceux de l'Alcazar de Séville; enfin, la mosquée des Maures, devenue la cathédrale des Chrétiens.

On vient aujourd'hui, de la gare du chemin de fer située *extra muros*, par le *Paseo de la Victoria* et la *Puerta de Gallegos*, ce qui oblige le voyageur à se faire cahoter, dans un omnibus jaune serin, sur un pavé détestable, à travers des rues étroites et tortueuses, pour gagner la *Fonda Suiza* très convenablement installée au centre de la ville.

Gardons-nous de commencer notre tournée par la mosquée. Croyez-moi, une fois qu'on l'a vue on y revient toujours : on n'en peut plus sortir.

Nous irons donc visiter d'abord quelques églises, notamment *Santa Marina*, le plus ancien monument gothique de Cordoue; *Los Martires*, où les cendres du célèbre historiographe de Philippe II, le chanoine Ambroise Morales, auteur de pieux écrits et de savantes chroniques, reposaient avant d'être transportées dans *La Colegiata de San Hipo-*

lito, qui renferme aussi les tombeaux du roi Ferdinand IV et de son fils, le roi Alphonse XI, le héros d'Algeciras et de Tarifa ; *San Pedro El Real* où l'on admire l'une des meilleures œuvres du ciseau d'Alonzo Cano ; un *Ecce Homo*, saisissant d'expression. Nous verrons le palais épiscopal, avec ses ornements très riches, quoique parfois de mauvais goût, sa remarquable Bibliothèque, sa salle d'audience renfermant les portraits de tous les prélats qui se sont succédé sur le siège de Cordoue, et ses jardins complantés de gigantesques citronniers. Et nous verrons aussi la *Puerta de la Mal Muerta* à la tour octogone ; le *Paseo de la Victoria* et le *Paseo del Gran Capitan* aux allées d'orangers et de palmiers ; la *Calle de la Feria* où sont installés les plus beaux magasins ; les vieux palais de Don Juan Conde, du marquis de Villaseca et du comte de Aguilar, ainsi que les restes de quelques-uns des trente-cinq couvents que la piété des chrétiens avait fondés dans l'intérieur de la ville, pour la purifier de l'occupation sept fois centenaire des fanatiques musulmans.

J'ai oublié de parler du casino de Murcie qui est fort beau ; mais celui de Cordoue passe pour un des plus vastes et des mieux aménagés de toute l'Espa-

gne. Dans ces pays où la vie est tout extérieure, où l'on ne reçoit pas, il faut cependant se voir et se réunir. Tout le monde se retrouve au Casino, après la promenade, et c'est là où ont lieu tous les bals, toutes les réunions. Les abonnés peuvent y manger ; il y a un café, des salles de lecture et de billard. L'air circule partout : il n'y a ni portes ni fenêtres ; et pendant l'été, on y passe presque toute la nuit. Les femmes y sont admises : c'est le grand salon de la ville. Ici, il y a deux vastes *Patios*, et deux étages, surmontés d'un belvédère d'où la vue s'étend sur les environs.

Voilà tout Cordoue ou à peu près. Tout Cordoue, moins ce qu'il faut venir voir à Cordoue : *la Mezquita*, comme on la nomme, la merveille des merveilles, la Mosquée, transformée en cathédrale. La religion catholique a sauvé ce monument splendide en le baptisant et a fait ici pour l'islamisme ce qu'elle avait fait à Rome, pour le panthéisme. Avant de devenir église, la Mosquée était déjà l'héritière de deux temples, celui de Janus sous les Romains et une cathédrale chrétienne sous les rois goths.

Le grand Abdérame avait voulu faire de cette Mosquée le plus magnifique temple de l'islamisme,

après celui de la Mecque, et il y a réussi. Avant de pénétrer dans l'intérieur, voyons l'espace que recouvre le monument. J'ai compté, dans l'intérieur, cent trente-quatre mètres d'un côté sur cent quatorze mètres de l'autre, ce qui représente un hectare cinquante ares trente-quatre centiares. M. Germond de Lavigne lui donne cent soixante-sept mètres en longueur sur cent dix-neuf en largeur, soit un hectare quatre-vingt-dix-huit ares soixante-treize centiares. Le marquis de Custine, plus généreux, lui attribue six cent vingt pieds de long sur quatre cent cinquante de large, soit trois hectares quatre-vingts centiares, mais je suppose qu'il compte dans cet espace, le cloître, si on peut appeler ainsi le vaste espace qui est à côté de la Mosquée, complanté d'orangers et également entouré de la même muraille crénelée. Les murs, qui ont dix mètres de haut, sont soutenus par une quarantaine de piliers. Dans les espaces qui s'étendent d'un pilier à l'autre, sont percées dix-neuf portes ayant, à droite et à gauche, des fenêtres à doubles arceaux.

Quand on entre dans cette merveille d'architecture, par la cour des Orangers, on reste véritablement frappé d'admiration et je me suis cru transporté

dans la mosquée des Mille Colonnes, au Caire, c'est-à-dire dans une forêt sculptée. Figurez-vous dix-neuf allées en longueur, mesurant les unes huit mètres et les autres sept mètres de largeur, et trente-trois allées transversales, plus étroites, formées par des colonnes d'une pièce, au nombre de près de onze cents ; mille quatre-vingt-seize pour en donner le chiffre exact ; puis, au dessus, deux rangées d'arcs superposés qui soutiennent la voûte à environ quatorze mètres de hauteur, et vous me direz si l'œil ne doit pas se perdre dans ce magnifique fouillis de marbre, de jaspe, de porphyre et d'arabesques, auquel la demi-obscurité résultant de l'enchevêtrement des piliers, qui ne dépassent guère trois mètres de hauteur, et deux étages d'arcades entrecroisées, ajoute un charme indescriptible et de mystérieuses profondeurs. Les colonnes sont loin d'être pareilles de forme et d'ornementation : elles furent apportées ici, de bien loin, par les soins d'Abdhérame, à la recherche de tout ce qui pouvait rehausser la beauté de la merveilleuse mosquée : il en était venu de la Tarragonaise en Espagne, de la Narbonaise en France, de l'Italie, de la Grèce, et même de Constantinople car l'empereur latin, Léon V l'Arménien, en envoya,

dit-on, cent quarante au grand khalife musulman. Et si elles sont uniformes de hauteur, en apparence, c'est parce qu'on enfonça davantage au dessous du sol celles qui étaient trop longues et qu'on posa celles qui étaient trop courtes, sur un socle de granit de même diamètre.

La porte principale, *La Puerta del Perdon*, s'ouvre sur la cour des Orangers, *El Patio de los Naranjos*, en face de la sixième allée du côté occidental. Elle décrit un arc ogival mauresque, de quatre mètres d'ouverture et de huit de hauteur orné d'arabesques finement ciselées et d'écussons armoriés. Elle fait face à une chapelle que l'on aperçoit à l'autre extrémité de la travée et qui occupe l'emplacement du vestibule du *Mihrab*, au milieu duquel se trouve un tombeau sans inscription, qui renferme les restes du comte de Europa, de la famille actuelle des ducs de Frias. Ce guerrier accompagnait le roi saint Ferdinand, qui s'empara de Cordoue le 29 juin 1236. La porte du *Mihrab* est en mosaïque d'or, de lapis-lazuli et d'agate, de la plus exquise finesse et l'intérieur de l'*adoratorio* en est entièrement revêtu. Un bloc de marbre soutenu par seize colonnes de porphyre, forme la voûte du *Mihrab*. Un exemplaire du Coran,

admirable manuscrit sur parchemin, était posé à terre sur le parvis de marbre : les fidèles en faisaient sept fois le tour. A côté, on voit une autre porte, murée aujourd'hui, dont l'ogive est également recouverte de mosaïques. On assure que c'est par là qu'entraît le khalife lorsqu'il venait de l'Alcazar, à travers des souterrains qui correspondaient avec la Mosquée. En face du *Mihrab* actuel, on admire une autre chapelle délicieusement ciselée, une dentelle de marbre. C'est là qu'était l'ancien *Mihrab*, avant qu'Abdhérame II eût fait construire le nouveau, en même temps que la seconde partie de la Mosquée qui fut faite en trois époques différentes mais toujours sur le même plan. Quand on a vu un pareil monument on comprend que la vie d'un homme n'y put suffire.

Les historiens assurent que des milliers de lampes, les uns disent sept mille quatre cent vingt-cinq ; d'autres, dix mille huit cent cinq, brûlaient vingt-quatre mille livres d'huile par an, dans la Mosquée. Parmi ces lampes se trouvaient les cloches de Saint-Jacques de Compostelle, conquises par les Maures : renversées, et suspendues à la voûte avec des chaînes d'argent, elles illuminaient le temple d'*Allah* et de son prophète ; mais elles

ont été rendues à leur culte et ont regagné depuis longtemps le célèbre sanctuaire de la Galice.

Il manque beaucoup de colonnes dans les rangées dont j'ai essayé de vous donner une idée. On en a employé un grand nombre, pour transformer la Mosquée en église ; d'autres ont été remplacées par les forts arceaux ou supports du *Coro* actuel, car lorsque le roi saint Ferdinand eut placé la *Mezquita* conquise, sous le vocable de l'Assomption de la Vierge, il crut devoir en modifier les dispositions intérieures pour les mieux approprier au culte catholique.

La porte de *Las Palmas*, des Palmes, date de cette restauration ; on éleva des cloisons sur les dernières rangées des colonnes et on éleva cinquante-deux chapelles dont plusieurs servent de tombeaux aux principales familles de la ville. En 1523 enfin, le Chapitre voulut faire plus et mieux : il fit édifier le *Coro* que Théophile Gautier, dans son langage imagé et vrai, a appelé « une verrue architecturale ». Rien de beau comme ce chef-d'œuvre du style gothique flamboyant, rien de déplacé comme sa présence au milieu du chef-d'œuvre mauresque qu'il a fallu détériorer pour l'y caser. Charles-Quint, dont j'aurai à signaler avec regret, un acte aussi

répréhensible à l'Alhambra de Grenade, reprocha, dit-on, au chapitre de Cordone cette malheureuse innovation dans les termes suivants : « Vous avez
« construit, ici, ce que vous ou tous autres, auraient
« pu édifier partout ailleurs ; mais vous avez dé-
« gradé une chose unique au monde. »

Les stalles du chœur, la fameuse *Silleria* que l'on retrouve en Espagne, partout où il y a un Chapitre, sont en acajou massif, adorablement sculptées ; la grande lampe, les tombeaux, les statues, les grilles, tout est magnifique et n'a que le tort de se trouver là.

Il faut enfin quitter la Mosquée, où je suis revenu six fois pendant mon séjour : ma pâle description n'en aura même pas donné un aperçu ; je ne crois pas que cela soit possible. En sortant, on ne peut s'empêcher toutefois de regarder la tour gréco-romaine, de plus de quatre-vingt-dix mètres d'élévation, qui porte à son sommet une statue de saint Raphaël, l'étendard à la main : elle est bâtie sur l'un des côtés de la place dont j'ai parlé, et qui la sépare de la Mosquée.

Je n'en dis pas davantage, car en sortant de la merveille par excellence on ne saurait plus rien voir ni rien admirer.

CHAPITRE III

De Cordoue à Grenade. — Montilla et Gonzalve de Cordoue. — La Roda. — Bobadilla. — La *Vega de Grenade*. — Santa-Fé. — Grenade. — L'Albaycin. — Nuestra Señora de la Antigua. — Cathédrale et Capilla Real. — L'Alhambra. — Le Généralife. — Route de Malaga. — Les Gorges du Guadalhorce. — Malaga.

Nous quittons Cordoue pour nous rendre à Grenade qui, avec Séville, forme la grande trilogie des Maures d'Espagne. C'est là qu'ils ont écrit l'histoire avec des pierres et que l'on retrouve leur plus splendides travaux. Nous passons à Montilla où naquit le célèbre Gonzalve de Cordoue. Le nom de son père était de Aguilar, et l'éclat que sa valeur répandit sur Cordoue, lui en fit donner le nom.

De la ville, où les ducs de Médinaceli possèdent un palais, qu'ils n'habitent guère, je suppose, on découvre une immense étendue de pays. C'est à Montilla que l'on récolte un vin blanc sec, très esti-

mé. La voie s'élève insensiblement pour traverser une première chaîne de montagnes à une hauteur de quatre cent cinquante mètres, après avoir passé La Roda qui est l'embranchement de Malaga et de Grenade, pour rejoindre la ligne de Cordoue à Séville. On redescend ensuite à Bobadilla, trois cents mètres, qui est l'embranchement de Grenade sur la route de Cordoue à Malaga; on laisse, à droite, Antequera, ville de trente mille habitants située à l'extrémité de la magnifique *Vega* qui porte son nom et on remonte la vallée du Guadalhorce jusqu'à une roche immense nommée la *Peña de los Enamorados*. A six kilomètres à droite, on voit Archidona, très ancienne ville bien adossée à la montagne; puis, après une série de tranchées, en remontant toujours au milieu de nouvelles et très importantes plantations d'oliviers, on arrive à un nouveau partage des eaux, à une altitude de sept cent soixante-deux mètres.

Loja, le *Labin* des Romains, est admirablement situé dans une vallée resserrée que parcourt le Génil. Le Manzanil vient s'y jeter en formant une cascade magnifique.

Au milieu de la *Vega* on aperçoit la célèbre cité de Santa-Fé, où fut signée la capitulation de Gre-

nade et d'où partit Christophe Colomb pour aller s'embarquer à Palos de Moguer, à la découverte d'un monde nouveau.

Santa-Fé fut bâtie par Ferdinand IV le Catholique, en mémoire de la conquête de Grenade qui n'était pas terminée encore lorsque le village chrétien s'élevait ; il n'était qu'un poste avancé des assiégeants et s'appelait alors *Los Ojos huercata*, les Yeux de la Justice : Ferdinand y passa ses troupes en revue et y établit son camp, il y éleva plusieurs fortifications et consacra une partie du terrain à la construction de ce bourg coupé en croix par ses rues au cordeau et auquel quatre grandes portes donnent accès.

Pour en défendre l'approche, le Roi catholique fit élever, en charpente, un simulacre de rempart couvert de toiles peintes, recommandant aux ouvriers de leur donner une teinte noirâtre, emblème de la vétusté. Cette fortification factice faisait illusion ; on l'eût prise de loin pour une muraille véritable, hérissée de créneaux et flanquée de tours. Les Grenadins voyaient avec consternation cette forteresse élevée en si peu de temps et si près de leurs murs. Le monarque l'érigea aussitôt en cité et lui donna le nom de Santa-Fé. Les privilèges dont cette ville a joui longtemps dataient de cette

glorieuse époque. L'entrée solennelle de Ferdinand IV et d'Isabelle la Catholique dans Grenade eut lieu le 12 janvier 1492. L'empire des Maures avait duré sept cent quatre-vingt-deux ans !

Mais entrons, nous aussi, à Grenade.

Grenade est délicieusement posée sur trois collines, et renferme environ quatre-vingt mille habitants.

Le Génil coule au pied de ces collines et charrie de l'argent : il prend sa source dans la *Sierra de la Alpujarra* et va se jeter dans le Guadalquivir. Le torrent du Darro ou *Rio de Oro* roule de l'or et descend entre la colline de l'Alhambra qui porte une ville jadis entourée de murailles, et l'Albaycin, la ville des Maures et des Gitanos, qui couvre une seconde colline ; le Darro se jette dans le Génil, au-dessous de Grenade. Les Tours Vermeilles, *Torres Bermejas*, dont le nom indique la brillante couleur et qui furent construites par les Romains, peut-être même par les Phéniciens, sont perchées comme des sentinelles, sur la troisième colline ; la nouvelle Grenade a glissé dans la plaine et s'y est étendue.

Le quartier qui touche aux Tours Vermeilles et qui vient rejoindre la ville basse, s'appelle

l'Antequeruela, du nom d'une colonie d'Antequera qui était venue s'y fixer.

Grenade, qui reconnaît pour sa fondatrice une vierge, fille du roi Hispan, fut originairement bâtie dans la plaine, au pied du mont Elvira ou *Illiberis* et en porta le nom. Quelques années après, ses habitants construisirent la ville sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui et s'y transportèrent, en changeant son nom d'*Illiberis*, d'origine Euskarienne, en celui de *Granata* dont l'étymologie remonterait à une jeune nymphe que l'on trouva dans une caverne, sur les bords du Darro. D'autres auteurs prétendent que cette ville emprunta son nom à la grenade, à cause du grand nombre de ses maisons serrées l'une contre l'autre, dont l'ensemble ressemblait aux grains de ce fruit, dans leur coque entr'ouverte. Garibay, l'auteur des *Recherches historiques sur les Maures*, prétend, lui, que Grenade fut fondée par une colonie de Juifs qui abandonnèrent Jérusalem, ou qui furent exilés en Espagne sous le règne d'Adrien dans le 11^e siècle. Ils donnèrent à cette ville le nom de *Garnad*, qui veut dire, en hébreu, *pèlerin, errant, vagabond*, pour exprimer la situation d'une colonie sans asile, sans propriétés, et

c'est de *Garnad* qu'on aurait fait, par altération, *Granada*. Le mot de *Garnad* est composé de deux mots hébreux : *gher* qui veut dire un homme établi, fixé, et *nath*, errant, qui n'a pas de domicile. Il semble que, par *Garnad*, on a voulu exprimer l'asile des gens qui n'en avaient pas.

Assez d'étymologies !

Nous allons loger sur la colline de l'Alhambra et aux pieds des murailles de cette merveille, c'est-à-dire que nous sommes loin de la ville moderne et plus loin encore de la gare, mais c'est l'Alhambra que l'on vient voir ici, que l'on vient revoir et encore voir.

Les deux hôtels qui se regardent à travers le *Paseo du Généralife*, sont à cent mètres plus haut que la ville qui est elle-même à six cent soixante dix mètres d'altitude. Aussi trouve-t-on ici, en dehors des *brazeros* qui sont sous toutes les tables, des cheminées que l'on allume avec plaisir pendant l'hiver. Un vrai bois d'ormeaux entremêlé de cerisiers nous sépare de la ville : il fut planté, en 1811, par les soins du duc de Wellington et remplaça les vergers et les plants d'oliviers et d'orangers que ses soldats avaient, dit-on, un peu trop maltraités. Ce bois constitue une magnifique

promenade, mais il en existe plusieurs autres à Grenade, à commencer par l'*Alameda de Invierno*, le cours d'hiver, qui s'étend pendant un kilomètre et demi sur les bords du Génil. A l'extrémité, c'est le *Paseo de Verano* ou *Salon*, la place *del Triunfo* et la *Birambla*.

J'en passe et beaucoup car, en somme, à moins de rester pendant une saison entière à Grenade, on se borne à voir la Cathédrale et surtout l'Alhambra.

Comme je l'ai fait pour Cordoue, nous commencerons par visiter quelques églises, quelques couvents, et des édifices affectés à des œuvres hospitalières.

San Juan de Los Reyes fut la première mosquée des Maures à Grenade et on y voit, dans un superbe *Retablo*, les portraits des rois catholiques Ferdinand et Isabelle. *Santa Catalina* montre avec un légitime orgueil une des plus belles toiles du grand peintre espagnol Alonso Cano. *San Pedro* et *San Pablo* sont surprenantes d'ornementation : *Las Angustias* et *San Miguel* renferment des trésors de sculpture et de précieuses reliques. *Santa Ana* possède une magnifique statue de saint Pantaléon et s'impose à l'attention par sa tour élancée. *San Nicolas* et *San Cristobal* contiennent de splendides

richesses et, du haut de leurs clochers, on découvre l'un des plus vastes et des plus beaux panoramas du monde.

L'ancien couvent de *San Jeronimo*, dont on a fait malencontreusement une caserne, fut fondé par les Rois Catholiques : on y garda longtemps les cendres de Gonzalve de Cordoue, le Grand Capitaine qui, depuis, ont été transportées à Madrid ; les statues du guerrier et de sa noble compagne, les représentant agenouillés auprès du maître-autel, sont admirables de pose et d'exécution ; on remarque aussi l'inscription latine gravée sur le sarcophage, vide aujourd'hui de la glorieuse dépouille qu'il renfermait jadis.

La chartreuse, *Cartuja*, où ne résident plus les silencieux cénobites, n'en conserve pas moins des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, des marbres, des agathes, des incrustations de la plus grande beauté : Alonso Cano, Murillo, Palomino, Mora et le moine Cotan ont laissé là des traces inestimables de leur génie et de leur foi. Dans cette ville où tout est grand, les hôpitaux sont des monuments comme on en voit à Milan et à Gènes, affectés à la même destination charitable, fondés avec la même générosité. L'asile des fous, *El Hos-*

pital de los Locos, et l'hôpital de *San Juan de Dios* sont des modèles de construction et d'agencement dans l'ordre des édifices consacrés au soulagement de l'humanité souffrante.

Le *Zacatin*, la *Plaza Nueva* et la *Plaza del Campillo* sont le centre du luxe et du mouvement : on y voit les plus beaux magasins et les plus belles toilettes. Quant à l'*Alcaiceria*, c'est un simple bazar turc qui n'a rien d'intéressant pour quiconque connaît l'Orient ou seulement l'Algérie.

Entrons dans la Cathédrale, ce temple magnifique, rempli des souvenirs d'Isabelle la Catholique et du roi Ferdinand, que l'on désigne d'ordinaire sous le nom de Rois Catholiques.

C'est un édifice de style gréco-romain, percé sur sa façade de trois portes ornées de statues et de bas-reliefs. Des piliers, composés de quatre colonnes corinthiennes, partagent l'intérieur en cinq nefs et soutiennent la voûte peinte en blanc et or : le *Cimborium*, d'une hauteur colossale, est un des plus beaux spécimens que l'on connaisse de ce genre d'ornementation et le dallage en marbre noir et blanc est du meilleur effet.

Partout des œuvres d'art destinées à rappeler les Rois Catholiques ou à garder leurs cendres ;

partout des tableaux et des sculptures d'Alonso Cano, enfant de Grenade, qui fut architecte, peintre, sculpteur et chanoine de la Cathédrale et qui a laissé ici le véritable musée de ses meilleures productions : ses restes reposent dans l'enceinte du chœur. Les chapelles de *Jesus Nazareno*, de la *Trinidad*, de la *Virgen del Carmen*, de *San Miguel* et la *Sala Capitular*, la salle du Chapitre, sont couvertes de tableaux et de sculptures de ce grand artiste, dont nous avons déjà remarqué, à Cordoue, l'inimitable *Ecce Homo* : ici nous admirons plus particulièrement sa Vierge de *la Soledad*. Nous voyons dans la chapelle de *la Antigua*, ainsi nommée d'une ancienne image gothique qui fut trouvée dans une grotte et que le roi Ferdinand V portait comme étendard, les portraits de Ferdinand I et d'Isabelle ; et dans la chapelle de *Santiago*, la statue équestre du patron de l'Espagne et une peinture florentine très effacée, que l'on désigne sous le nom de *Nuestra Senora del Pueblo* et que l'on dit être la copie d'une œuvre sortie des pinceaux de saint Luc. Ce tableau fut donné à la reine Isabelle la Catholique par le pape Innocent VIII : chaque année, le 12 janvier, jour anniversaire de la conquête de Grenade, on le descend pour le mettre à

la portée des fidèles qui viennent poser respectueusement leurs lèvres sur les bords du cadre.

La *Capilla Real* est le panthéon des Rois Catholiques, *Los Reyes*, ces deux grandes figures historiques : Isabelle qui éleva dans sa gloire son mari Ferdinand, et qui fut au moyen âge la Marie-Thérèse de l'Espagne. Cette chapelle est séparée du reste de l'église par une grille, *Reja*, de fer doré, chef-d'œuvre d'un ouvrier de Grenade, travaillée à double, les personnages et les ornements étant reproduits des deux côtés. A l'entrée, les statues d'Isabelle et de Ferdinand agenouillés, d'une ressemblance frappante, assurent les vieilles chroniques ; sur les parois, une série de bas-reliefs coloriés, représentant d'un côté la reddition de l'Alhambra, et de l'autre la conversion des infidèles, avec une multitude de figures historiques, les Rois Catholiques, le cardinal Mendoza, Boabdil à pied présentant les clefs de ce palais, des chevaliers, des dames, des Maures et des captifs qui reçoivent le baptême et des moines les baptisant. Et, au centre de la chapelle, deux sarcophages de marbre, ornés de statues de saints et gardés par des sphinx et des lions : sur l'un, les statues couchées de Ferdinand et d'Isabelle avec le manteau, la couronne, le

sceptre, l'épée, les insignes de la royauté ; sur l'autre les statues également couchées de Jeanne la Folle et de son mari Philippe le Beau. Un passage étroit, une descente obscure, conduit à la crypte où sont déposés les cercueils de bois grossier, bardés de fer, contenant les dépouilles de Ferdinand et d'Isabelle, de Jeanne et de Philippe ainsi que d'un prince, fils de ces derniers et mort en bas âge.

On peut voir dans la sacristie, l'étendard royal devant lequel tomba la puissance musulmane en Espagne, et qui fut arboré sur les murs de Grenade le 12 janvier de l'an de grâce 1492 ; l'épée de Ferdinand V, une croix de vermeil, et le livre d'heures d'Isabelle la Catholique enrichi d'enluminures de la plus grande délicatesse et de toute beauté. Un sombre couloir met la *Capilla Real* en communication avec le *Sagrario* qui n'est autre que l'ancienne mosquée, malheureusement en partie reconstruite en style baroque : pendant le siège de Grenade, un héros chrétien, Hernando del Pulgar, plus connu sous le nom de *Pulgar de Las Hazañas*, c'est-à-dire des exploits, cloua de son poignard, sur la porte de cette mosquée, un parchemin avec l'*Ave Maria*, dont il ne reste plus que le fac-similé : le défi que Pulgar

avait eu le courage audacieux de planter au cœur même de la place ennemie, ne fut pas relevé par les Maures éperdus ; et lorsque les Chrétiens entrèrent en vainqueurs dans les murs de Grenade, l'*Ave Maria* du vaillant chevalier espagnol était encore à sa place, sur la porte de la mosquée.

Mais c'est l'Alhambra que l'on vient surtout voir à Grenade. Il faudrait un volume pour décrire cette merveille ; je ne puis lui consacrer que quelques pages !

L'Alhambra signifie « rouge » on l'a ainsi nommé, soit à cause de la terre rouge sur laquelle il est construit et que l'on retrouve dans toutes les murailles, soit parce que son fondateur portait le nom d'Alhamar, c'est-à-dire *Al Hamar*, le Rouge, en arabe.

En venant de la ville par la *Cuesta de los Gomares*, habitée jadis par une tribu célèbre qui portait ce nom, on pénètre dans l'enceinte de l'Alhambra par la porte de *Los Granados*, dite aussi de Charles-Quint, une arche aux formes écrasées, construite sur l'emplacement de la *Bab El Aujar* des Maures. Nous sommes ici dans le bois d'ormeaux dont j'ai parlé. Trois chemins se présentent à nous : celui de droite mène à l'église de *Los Martires* située sur la colline qui domine le lit du Genil ; celui de gau-

che conduit à la Fontaine de Charles-Quint et à la *Puerta de la Justicia*, c'est-à-dire à l'entrée principale de l'Alhambra ; et celui du milieu aboutit à la tour de *Los Siete suelos* et à la *Alameda* ou *Paseo* du Généralife qui précède la *Cuesta de los Molinos*, rampe escarpée qu'il faut descendre pour arriver sur la berge du Darro.

De notre hôtel, appuyé contre l'ancienne porte de *Los Siete Suelos* par où sortit Boabdil, le dernier roi de Grenade, nous allons en plaine jusqu'à l'entrée de l'Alhambra, la *Puerta de la Justicia*, située à la base d'une tour massive qui défendait l'un des côtés du palais incomparable des monarques musulmans. Cette porte fut édiflée, en 1348, par Yusuf-Abdul-Hagiar : elle est en forme de fer à cheval, comme toutes les arches qu'a élevées l'architecture arabe et elle est ornée d'une figure emblématique sur l'origine de laquelle les savants ne tombent pas d'accord : c'est une main ouverte, levée vers le ciel, que les uns prétendent être le symbole de l'hospitalité et que d'autres veulent traduire comme la marque de la justice et du pouvoir. Le fait de la trouver sculptée sur la *Bab-al-Charriah*, des Maures, la porte de la Justice, nous fait incliner du côté de la seconde interprétation.

Sur un deuxième arc, à l'intérieur de la porte, on voit une clef également sculptée dans la pierre. Un romancier habile dans l'art de bien dire, a trouvé que ces hiéroglyphes, faciles à déchiffrer, donnaient au monument un aspect rébarbatif et cabalistique. La clef est un symbole en grande vénération chez les Arabes, parce que un verset du Coran commence par ces mots : « *Il a ouvert, mais la main n'est pas là pour conjurer le mauvais œil, elle représente la Justice.* » On sait du reste que la coutume générale des peuples d'Orient est de rendre la justice à la porte des villes ou du palais et que le mot « porte » chez eux, est toujours appliqué à ce qui concerne le siège du gouvernement ou le prétoire de la justice. Ne dit-on pas aujourd'hui encore : « la Porte » ? Il y avait jadis un proverbe souvent répété par les Maures de Grenade : « *Quand la main prendra la clef, les Chrétiens prendront la ville.* » Les Rois Catholiques se sont emparés de la cité sainte et la main est restée immobile sur son arc de pierre, ce qui n'empêche pas, dit-on, tous les Maures de l'ancienne Barbarie, reste des populations chassées d'Espagne, d'ajouter chaque vendredi aux versets du Coran, une prière pour demander à Dieu de rentrer dans Gre-

nade. « *Il pense à Grenade !* » signifie chez eux, qu'un homme est affligé d'une mélancolie profonde.

Une troisième porte, complètement défigurée par d'incompréhensibles réparations, donne accès à un chemin de ronde qui conduit à la place des citernes, *Plaza de los Algibes*, dont la partie de droite est occupé par le charmant portique la *Puerta del Niño*, qui conserve toute la fraîcheur de son enfantine dénomination. Tout à côté habite M. Contreras, l'habile architecte et le merveilleux restaurateur de la merveille que l'on nomme l'Alhambra. Il a découvert le ciment stuc qu'employaient les Arabes et il a fait des travaux que l'on ne saurait trop admirer, pour sauver d'une ruine certaine cet admirable monument.

Un côté de la place *de los Algibes* est dominé par le massif des tours *del Vino*, *del Homenage*, de la *Armeria* et de *la Vela*. Sur la plate-forme de *la Vela*, au-dessus de laquelle s'élevait une tourelle crénelée qui fut renversée en 1881 par la foudre et remplacée par une construction moderne, on voit la grosse cloche dont les vibrations règlent encore le service des eaux d'irrigation dans la *Vega* de Grenade, et qui sonne les heures de nuit, toutes

les cinq minutes, sur un ton particulièrement plaintif. Le jour anniversaire de la prise de Grenade elle ne cesse de se faire entendre pendant vingt-quatre heures, et les sonneurs ne manquent pas, parce qu'une légende dit que la première jeune fille qui la met en branle ce jour-là, se mariera dans l'année. La vue dont on jouit du haut de cette tour est vraiment féerique. Ce fut *Al-Hamar* qui en posa les fondements et c'est ici que furent inaugurés les travaux de construction de l'Alhambra en remplacement d'un palais ruiné qui s'élevait jadis sur la montagne, au-dessus du Généralife.

De la citadelle de *l'Alcazaba*, édiflée à la même époque, il ne reste plus que trois tours en ruine, dont les assises reposent sur les débris d'un temple romain. Les jardins des *Adarves*, ainsi nommés, d'après les bastions, *adarves*, sur lesquels ils sont dessinés, sont ravissants de verdure et de fleurs, malgré l'aspect un peu trop funèbre que leur donnent les grands cyprès qui se dressent comme des cierges noirs au long de ses allées. On regrette de voir l'ancienne mosquée transformée en église paroissiale pour l'usage d'une population très restreinte qui tout en habitant l'enceinte de l'Alham-

bra, aurait pu être parfaitement desservie par l'une des paroisses voisines.

Et puisque nous avons commencé par les tours, visitons les toutes avant de pénétrer dans le palais proprement dit. De la tour de *los Siete Sueños* et, laissant à gauche la *Torre de Las Cabezas*, la Tour des Têtes, où l'on exposait celles des chrétiens tués dans les combats, on va à la tour de *El Agua*, près de l'aqueduc qui amène les eaux dans l'enceinte de l'Alhambra. Dominant le ravin qui sépare la colline sur laquelle s'élève le Généralife, du plateau qui porte l'Alhambra, se trouvent successivement la tour de *Las Infantas* qui était, dit-on, l'habitation des filles des rois maures : la tour de *la Sultana* où logeait, sans doute, la favorite : la tour de *la Cautiva*, la Captive, qui rappelle peut-être quelque drame oublié ; et la tour de *Los Picos*, ainsi nommée en raison des pointes, *picos*, que forment ses créneaux et dont le temps a respecté les angles aigusés.

On dépasse la *Puerta de Hierro*, la Porte de Fer, qui ouvre sur le *Paseo del Generalife* ; le palais du Prince, *Principe* ; et les jardins de *Lindaraja* ; et on arrive à la tour de *Los Gomares* d'où l'on peut aller à la tour *del Homenage*, de l'Hommage, et à la

tour de *la Vela*, de la Lumière ou de la Vigie, pour regagner la place de *Los Algibes*, à moins qu'on ne revienne directement sur cette place, contiguë au palais de Charles-Quint, par le *Patio de la Mezquita* et l'entrée *del Morisco*.

Si vous m'en croyez, c'est ainsi que vous visiterez l'Alhambra, et vous n'irez pas d'abord au Palais proprement dit, où les guides ne manquent pas de vous conduire. On en sort grisé de merveilleuses splendeurs, ébloui, fasciné et c'est à peine si on regarde ces admirables tours d'où nous sortons.

Revenons maintenant dans la cour de *Los Algibes*, où nous avons le regret de trouver un Palais que Charles-Quint avait fait commencer et qui serait magnifique partout ailleurs, mais pour la construction duquel il a renversé tout le palais d'hiver de l'Alhambra; et on le regrette bien plus encore lorsque l'on voit la façade qui reste de cet édifice. Ce palais est un carré parfait, dont chaque côté à soixante-treize mètres trente-trois centimètres, et au milieu duquel, par une idée bizarre, on a inscrit un cercle, de sorte que les appartements n'auraient pu se trouver que dans les quatre angles. Cet horrible palais n'a été élevé que jus

qu'au premier étage : malheureusement, en le renversant aujourd'hui, on ne rétablirait pas les splendeurs qu'il a fait disparaître.

Pour entrer dans le vieux palais maure on longe cette vilaine masse. La merveilleuse résidence des rois de Grenade fut commencée, en l'année 1248, par Ibn-El-Ahmar, et ses successeurs s'appliquèrent à la continuer jusqu'à complet achèvement, si quelque chose en ce monde peut se dire achevé. On y pénètre par une porte sombre qui a été ajoutée depuis l'occupation des chrétiens et qui donne accès au grand *Patio de la Alberca*, de la Piscine, ou de *Los Arrayanes*, des Myrtes, entouré d'arcades mauresques reposant sur des colonnes élancées; une pièce d'eau, de vastes dimensions, occupe le centre de ce *Patio* qu'ombragent des myrtes et des orangers touffus. On traverse, au delà, la salle de *La Barca*, du Bateau, et on se trouve dans le splendide salon de *Los Embajadores*, des Ambassadeurs, que surmonte la célèbre tour de *Los Gomares*. L'antichambre de cette salle est digne de sa destination : la hardiesse de ses arcades, l'enlacement de ses arabesques, les mosaïques de ses murailles, le travail de sa voûte de stuc et jusqu'à l'éclat de ses couleurs anciennes, azur, vert et

rouge, forment un ensemble d'une grande originalité. Le salon des Ambassadeurs, est un vaste carré de plus quarante mètres de côté sur douze d'élévation ; son plafond en bois de cèdre, est recouvert d'arabesques aux éclatantes couleurs, entremêlées de versets du Coran et d'orgueilleuses sentences dont les rois maures aimaient à faire ostentation : il reçoit le jour par trois grandes fenêtres enchâssées dans des embrasures qui ont les dimensions d'une chambre ordinaire, dans un hôtel de Paris ; ces fenêtres donnent sur *l'Albaycin*, par dessus le ravin que traverse le Darro : c'est un coup d'œil ravissant.

Avant de continuer la description des merveilles de cette merveille de l'art, j'observerai que la photographie a été heureusement inventée pour reproduire ce fouillis inextricable de beautés qui défient tous les peintres et tous les miniaturistes du monde ; je passerais le meilleur de mon temps de voyage à tenter de les décrire que je n'y réussirais certainement pas ; mais avec quelques photographies, et surtout des modèles pris dans l'atelier de M. Contreras, vous jugerez vous-mêmes de l'impossibilité où je suis d'exprimer, avec la plume, ce que l'on doit admirer dans ce splendide monument.

Nous rentrons dans la cour des *Arrayanes*, en regrettant une fois de plus ce palais d'hiver, renversé par Charles-Quint, et dont on voit encore toute la façade qui forme un des carrés de la cour où nous sommes ; puis nous entrons dans le palais d'été qui était le harem.

On arrive à la cour des Lions, *El Patio de los Leones*, en traversant une antichambre contiguë à une chambre à coucher mauresque parfaitement conservée. Ce *Patio* étincelant, d'environ cinquante mètres de long sur vingt de large, est entouré d'arcades soutenues par cent vingt-huit colonnes de marbre blanc, tantôt simples et tantôt capricieusement accouplées par groupes inégaux.

Ces arcades sont de véritables filigranes de pierre, dont la finesse pourrait rivaliser avec celle des ouvrages d'or et d'argent qui se vendent chez les joailliers de la *Piazza Banchi*, à Gênes, ou des *Procuratie*, à Venise. Deux portiques, reposant sur des colonnes non moins élégantes que celles du pourtour, s'avancent en relief dans le *Patio* dont le sol, pavé de marbre et d'*azulejos*, est percé de robinets perdus dans les dessins du dallage qui se transforment en jets d'eau d'une ténuité extrême. Au milieu du *Patio*, une fontaine monumentale,

formée d'une immense vasque d'albâtre portée par douze lions. Du temps de Charles-Quint, on a ajouté de petites colonnes sur le dos des Lions, pour élever la vasque qui reposait jadis sur leur dos. Je doute que ce changement ait rien ajouté à l'élégance du monument. La grande vasque, désignée sous le nom de la *Mar*, la Mer, est surmontée d'une autre vasque plus petite, la *Taza*, la Tasse, d'où jaillit un jet d'eau, tandis que les Lions, de leur côté, en déversent par la gueule de grandes quantités : on se demande comment on a pu creuser dans leur corps le conduit qui amène l'eau de leur croupe à leur gueule.

Il n'y a pas en Espagne une œuvre des Maures comparable à la Cour des Lions. « L'Alhambra ni « l'Orient tout entier, dit M. de Custine, n'ont « rien produit de plus beau, de plus délicat, de « plus léger, de plus gracieux, de plus parfait dans « son genre. C'est fini comme une gravure « anglaise. »

Trois salles magnifiques encadrent, si je puis m'exprimer ainsi, le *Patio de Los Leones* : la *Sala de la Justicia* au fond, celle des *Abencérages* d'un côté et celle de *Las Dos Hermanas* de l'autre.

La salle de la *Justicia* tire son nom, probable-

ment, d'une des peintures de sa voûte, représentant un groupe de *cadis* dans l'exercice de leurs fonctions de magistrats : les autres peintures représentent la cour des Lions, elle-même; des personnages qui semblent assister à une passe d'armes; des rois maures de Grenade, rassemblés; une dame présidant au combat de deux chevaliers. Quand on sait que les Arabes ne représentaient jamais des êtres humains dans leurs tableaux, on est porté à croire que ces fresques sont l'œuvre de prisonniers chrétiens, détenus à Grenade.

Ce n'est pas dans le bassin de la cour des Lions que furent égorgés par les Zégries, les trente-six Abencérages, mais bien dans la salle même qui porte leur nom. Il est douteux cependant que la couleur rouge qui paraît dans le bassin de cette salle soit, comme on le dit, celle de leur sang. Vous verrez, au Généralife, un cyprès gigantesque, dont le tronc est creusé, et on vous racontera la légende de la sultane qui accordait ses faveurs au chef des Abencérages : dénoncée par un commandant de la garde, elle se cacha dans le creux de cet arbre, et comme le roi maure ne put connaître le vrai coupable, il fit périr toute la tribu. Voilà la légende du massacre des Abencérages : je vous la

donne pour ce qu'elle vaut. Les murs de cette salle sont également revêtus de stucs merveilleusement ciselés.

En face, la salle de *Las Dos Hermanas*, ainsi nommée d'après deux grandes dalles de marbre Macael, placées des deux côtés du bassin et que l'on dit avoir été refendues dans le même bloc. La voûte est un chef-d'œuvre d'ornementation avec ses fouillures et ses pendentifs. Les parois sont de stuc ouvragé comme une dentelle éblouissante, et sur les *Azulejos* qui forment la hauteur d'appui, on retrouve encore la devise célèbre : « *Dieu seul est vainqueur!* » Une porte, au fond, s'ouvre sur ce que l'on appelle le *Mirador de Lindaraja*, négresse favorite de l'un des rois de Grenade : il est ornementé comme la salle de *Las Dos Hermanas* et ses fenêtres donnent sur un charmant jardin.

Il faut voir encore la *Capilla Real* où l'on trouve, pèle-mêle, les inscriptions arabes, les chiffres des rois catholiques, leurs armes, leur devise ; l'autel est d'un côté, et de l'autre, sous la tribune massive, le *Mihrab* appartenant à l'ancienne mosquée. Toute cette partie du Palais a été transformée, défigurée. On arrive par une galerie, au *Tocador de la Reyna*, soi-disant cabinet de toilette de la reine

Isabelle la Catholique, joli pavillon, élégamment ciselé, avec une pierre trouée, comme dans les bains, pour faire monter l'odeur des parfums. On a peint quelques fresques représentant les principaux combats glorieux pour l'Espagne, la bataille de Lépante entre autres.

Il faut voir encore les Bains, précédés de la salle de repos ; cette partie a été complètement restaurée et repeinte sous la direction et sur les plans de Don Rafael Contreras ; et, grâce aux intelligentes restaurations de cet homme de goût et de savoir, on peut avoir une idée de ce qu'était cette merveille, alors qu'elle brillait de tout son éclat.

Dans les archives, on admire surtout, presque uniquement, le fameux vase de l'Alhambra si souvent reproduit sous toutes les formes ; mais, vous l'avouerez-je, on est las d'admirer toujours et sans cesse. Il faudrait rester un mois ici pour se reposer les yeux et l'imagination, et, le trentième jour, on trouverait encore quelque chose qui vous aurait échappé ou une merveille que l'on voudrait revoir. Le célèbre M. de Custine était un esprit difficile ; il n'a pas été entièrement satisfait, paraît-il ; et je retrouve cette note dans des papiers qui n'étaient pas destinés à voir le jour : « Il manquera tou-

« jours quelque chose aux chefs-d'œuvre de l'architecture maure ; le joli appartient aux Arabes, « comme le beau appartenait aux Grecs, le grand « aux Romains, le sublime aux Goths c'est-à-dire « aux Chrétiens, et le gigantesque aux Égyptiens. »

Je trouve, moi, que l'Alhambra est splendide ! Mais il faut en sortir après avoir admiré encore le superbe panorama dont on jouit de la tour de la *Vela* ; cette plaine immense, bornée par la Sierra Nevada et les monts de la Alpujarra, c'est la route de terre de Grenade à Malaga. C'est par là que Boabdil, le dernier roi maure, après avoir quitté l'Alhambra avec toute sa cour, par la porte de *los Siete Suelos*, comme je l'ai dit déjà, prit le chemin de l'Afrique. Arrivé au sommet du mont Padul, d'où l'on voit, au delà du détroit de Gibraltar, Tanger, Ceuta et toute la côte de Barbarie, il jeta un dernier regard sur Grenade, la *Vega*, le cours du Génil, aux bords duquel se dressaient encore les tentes de l'armée des Rois Catholiques : à la vue de ce beau pays et des cyprès qui marquaient çà et là, les tombeaux des musulmans, Boabdil se mit à verser des larmes. La sultane Aïcha, sa mère, qui l'accompagnait dans son exil avec les grands qui composaient jadis sa cour, lui dit

alors : « Pleure maintenant, comme une femme, « un royaume que tu n'as pas su défendre et pour « lequel, homme, tu n'as pas su mourir. » Et la caravane disparut vers le Sud.

Ces monts de *La Alpujarra* avaient reçu leur nom d'un Arabe, lieutenant de Tarick, nommé *Abarrara*, qui s'en était emparé et qui commandait lors de l'invasion de l'Espagne.

Encore quelques mots de Grenade, avant de la quitter, nous aussi.

Je n'ai pas cité, dans la ville, la *Puerta de Elvira*, un des plus grands arcs mauresques qui existent ; en allant, de là, au *Monte Sacro*, il faut visiter les tanières des Gitanos et assister à leurs danses nationales. Il y a aussi des promenades ravissantes à faire aux environs de Grenade, à commencer par la *Fontaine des Pins*, rendue célèbre par les duels entre les Maures et les Chrétiens, celui de Malek Alabes et de Ponce de Léon, entre autres ; le Grand Maître de Calatrava y tua le valeureux Abagados et le baptisa avant qu'il n'eût rendu le dernier soupir. C'est encore là où l'histoire place la scène du duel d'Aben Hahmet et de Don Carlos, frère de Doña Blanca.

Assez de souvenirs anciens comme cela ; mais